This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

**Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

**About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

# CHEF-D'ŒUVRES
## DRAMATIQUES
## DE
# MONTFLEURY.

# CATALOGUE DES CHEF-D'ŒUVRES

## Actuellement en vente.

Chef-d'œuvres de P. et Th. Corneille, 9 volumes, 11 liv.; de Racine, 6 v. 7 liv.; de Molière, 10 v. 10 liv.; de Scaron, 1 liv. 4 s.; de Champmêlé, 14 s.; de Boursault, 2 vol. 2 liv. 8 s.; de Campistron, 2 vol. 2 liv.; de Boindin, 16 s.; de J. La Fontaine, 1 liv. 4 s.; de Brueys et Palaprat, 3 vol. 3 liv.; de La Fosse, 1 liv.; de Le Sage, 2 v. 2 liv..; d'Alexis Piron, 3 v. 3 liv.; de Baron, 1 liv. 5 s.; de Crébillon, 2 v. 2 liv.; de La Motte, 1 liv.; de Montfleury 16 s.; de Gresset, 2 vol. 2 liv. 8 s.; de Pompignan, 1 liv.; de La Noue, 2 vol. 2 liv. 8 s.; de Boissy, 2 v. 2 liv. 8 s.; de de Belloy, 3 volumes, 3 liv.; de Destouches, 4 vol. 5 liv.; de Fagan, 1 liv. 4 s.; de Collé, 2 vol. 2 liv. 8 s.; de Duvaure, 14 s. de Saurin, 3 v. 3 liv.; de Lafont, 16 s.; de G. de Merville, 15 s.; de La Chapelle, 12 s.; de Cérou et Mlle Monicault, 15 s.; de d'Allainval, 1 liv.; de Joly, 2 vol. 1 liv. 12 s.; de Beauchamps, 1 liv.; d'Autreau, 2 v. 2 liv.; de Quinault, 5 v. 5 liv.; de Poinsinet, 1 liv.; de Vadé, 3 v. 3 liv.; de Dhèle, 2 v. 2 liv. Pièce dramatique de M. de La Harpe, 15 s. Recueil de Pièces jouées sur les théâtres du Palais-Royal, des Boulevarts et de la Foire, (auteurs vivans) 7 v. 9 liv. Essais historiques sur l'Art dramatique, 3 v. 4 liv.

pt. en pastel par Nanteuil. dessiné et gravé par Delvaux, 1787.

*Ce Port.t n'avoit pas été gravé.*

# CHEF-D'ŒUVRES

## DRAMATIQUES

DE

Antoine Jacob, called

# MONTFLEURY.

-YORK

A PARIS.

Au Bureau général des Chef-d'œuvres dramatiques, rue de la Sourdière, nº 14.

Chez { BELIN, Libraire, rue Saint-Jacques, près Saint-Yves,
VALADE aîné, Imprimeur-Libraire, rue Plâtrière, J. J. Rousseau, nº 12.

1791.

4.

# TABLE

## Des Pièces contenues dans ce volume.

Vie de Montfleury, suivie du Catalogue raisonné et anecdotique de ses Pièces de Théâtre, et précédée de son portrait.

La Femme Juge et Partie, Comédie, précédée de l'Epître dédicatoire, du Sujet, des Jugemens et Anecdotes qui y sont relatifs.

# VIE DE MONTFLEURY.

OINE-JACOB, qui se fit surnommer Mont-, parce que son pere, Zacharie-Jacob, avoit même surnom, pour n'être pas reconnu ,uant la Comédie, naquit, à Paris, en 1640. Zacharie-Jacob étoit un bon Gentilhomme, de la Province d'Anjou, qui étoit né vers la fin du seizieme siecle, ou au commencement du dix-septieme. Ses parens lui avoient fait faire ses études et ses exercices militaires, et l'avoient placé parmi les Pages du Duc de Guise. Il alloit très-souvent au Spectacle, et il y prit un tel goût, qu'il voulut se faire Comédien. Dans ce dessein, qu'il sut dissimuler à tout le monde, il quitta le Duc de Guise, sans prendre congé, et il s'en alla en Province, où, sous le nom de Montfleury, qu'il se donna, il entra dans une Troupe ambulante. Il joua dans le tragique et

dans le comique, et il réussit tellement dans les deux genres, que ses succès de la Province furent connus à Paris, et que la Troupe Royale de l'Hôtel de Bourgogne desira de se l'associer, et l'engagea à venir se réunir à elle. Il se rendit à cette invitation flatteuse, et fut reçu, du Public de la Capitale, avec les mêmes applaudissemens auxquels le Public de la Province l'avoit accoutumé. Ce fut lui qui joua d'original le rôle du Cid et celuï du jeune Horace; et il eut ainsi l'honneur de contribuer, par ses talens, au succès des deux premieres Tragédies dont notre Théatre ait eu à se glorifier. En 1638, il épousa Jeanne de La Chalpe, veuve de Pierre Rousseau, Ecuyer, Seigneur du Clos, et Comédien du Roi. Le Cardinal de Richelieu aimoit tant Montfleury, qu'il lui en donna une preuve signalée, à l'occasion de son mariage, voulant qu'il fût célébré, et que la noce en fût faite dans la maison que ce Prélat, Premier Ministre, avoit à Ruel, près Marly-le-Roi. Montfleury étoit tellement attaché à son état, qu'il fit joindre ce surnom à son nom de famille dans l'acte de célébration et dans son contrat de mariage, et que,

dans l'un et dans l'autre, il ne voulut point qu'on lui donnât d'autre titre que celui de Comédien du Roi. Il composa une Tragédie intitulée, *La Mort d'Asdrubal*, qu'il fit représenter et imprimer, à Paris, et 1647. Il la dédia au Duc d'Epernon, et, depuis, elle a été réimprimée à la tête de l'édition des Œuvres de son fils.

Voici, à-peu-près, l'extrait que donnent de cette Tragedie les Auteurs du *Dictionnaire Dramatique*.

« Cette Piece pouvoit être également intitulée, *La ruine de Carthage*. Asdrubal, Chef ou Prince de cette République, n'a rien épargné pour la défendre; mais tous ses efforts ont cédé à la fortune des Romains. Déja la ville a été réduite en cendres, et le reste des habitans contrains à se jetter dans un Fort, leur dernier asyle. (Ils obtiennent une courte trève.) Asdrubal qui sait que Scipion a ordre d'anéantir la nation Carthaginoise, prend le foible parti d'aller trouver ce Général, pour l'engager à épargner sa femme (Sophronie) et ses deux filles (Sophonisbe et Hianisbe). De son côté, il s'engage à lui livrer le Fort, qu'il tient assiégé. Cette proposition est

acceptée ; mais Sophronie vient, aux yeux mêmes de Scipion, reprocher à son mari sa foiblesse et sa perfidie. Elle veut périr avec ses concitoyens, et obtient la liberté de retourner au Fort, qu'elle a quitté. Ses deux filles viennent faire de nouvelles tentatives auprès de leur pere, et ne réussissent pas mieux. Elles refusent l'asyle qui leur est offert chez les Romains ; elles veulent s'ensevelir sous les ruines de leur patrie. Sophronie reparoît une seconde fois ; mais c'est dans l'étrange dessein de poignarder son époux. Elle en est empêchée par Amilcar ( Amiral de Carthage ), qui, la croyant coupable de trahison, vient pour l'immoler elle-même. Il est arrêté et bientôt remis en liberté, à la priere d'Asdrubal. La trève expire. Tous les Carthaginois rentrent dans leur Fort, excepté Asdrubal, qui y conduit les Romains par un souterrain, non gardé. Alors, Sophronie s'enferme dans une tour, où elle peut être vue du dehors. Elle poignarde ses deux filles, les jette dans un bûcher ardent, et s'y fait jetter elle-même ( par Amilcar ), après s'être poignardée. ( Amilcar est blessé ensuite, dans une attaque du Fort ; puis

Il se jette aussi dans le bûcher de Sophronie et des deux Princesses, ses filles. ) Asdrubal, désespéré de tout ce qu'il voit, se donne la mort, à son tour, et vient expirer sur la scene, en maudissant les Romains. Tel est le fonds de cette Tragédie, dont les caracteres, le style et la conduite sont également défectueux. L'Auteur n'a fait, d'ailleurs, que mettre en vers *Le Sac de Carthage*, Tragédie, en prose, de Puget de la Serre (jouée en 1642), dont il a suivi le plan et conservé tous les défauts. »

Montfleury mourut en Décembre 1667, pendant qu'on donnoit les premieres représentations d'*Andromaque*, dans laquelle il jouoit le rôle d'Oreste. Quelques personnes publierent que les efforts qu'il fit en jouant ce rôle, dans le moment des fureurs, lui casserent un vaisseau, et lui causerent la mort. D'autres personnes crurent que son ventre, qui étoit devenu d'une grosseur énorme, s'ouvrit par ces mêmes efforts, malgré le cercle de fer dont il s'étoit vu forcé de se ceindre habituellement pour le soutenir, et que ce fut cet accident qui le fit mourir. Ces deux prétendues causes de sa mort sont aussi

fausses l'une que l'autre. François-Antoine Joly, Éditeur des Œuvres de Montfleury, pere et fils, en 1739, rapporte, dans l'Avertissement historique sur la Vie et les Ouvrages de ces deux Auteurs, qu'il a placée à la tête de son édition, la meilleure qu'on ait d'eux, des fragmens de deux lettres que lui écrivit, les 17 et 23 Février de cette même année, Mademoiselle Desmares, arriere-petite-fille de Zacharie-Jacob, et qui démentent formellement ces deux prétendus faits. Mademoiselle Desmares dit avoir entendu raconter à Madame d'Ennebaut, son ayeule, et fille de Zacharie-Jacob, qu'*un soir, après avoir joué Oreste, il étoit rentré chez lui avec de la fievre, qui l'avoit conduit, en peu de jours, au tombeau.*

Il laissa quatre enfans, dont un fils et trois filles, qui furent mariées, la premiere à un M. de Boisfrand, Gentilhomme du Périgord, où elle alla vivre avec lui; la seconde, à un nommé d'Ennebaut, qui avoit un emploi en Bretagne, où elle alla aussi d'abord, mais elle revint à Paris, où elle fut ensuite avantageusement connue parmi les Actrices de l'Hôtel de Bourgogne, et la troisieme, à un Gentilhomme

de la Rochelle, nommé Du Landa, qui prit, avec elle, le parti de jouer la Comédie, sous le nom de Dupin. Le fils, Antoine-Jacob, reçut une très-bonne éducation. Après avoir fait ses humanités et son droit, il se fit recevoir Avocat, en 1660; mais il ne suivit point le Barreau, et son goût pour la Littérature, et, particuliérement, pour la Poésie Dramatique, le porta à consacrer dès-lors entiérement ses travaux à la Scene Françoise. Il composa dix-neuf Pieces, dont quelques-unes sont restées au Théatre; « mais on ne peut dissimuler qu'il n'y ait un juste reproche à lui faire sur la licence qu'il s'est trop souvent permise, soit dans le choix des sujets, soit dans les expressions, dit Joly, dans son Avertissement historique, dont nous empruntons la plupart des faits que nous rapportons ici sur le pere et le fils Montfleury. La Comédie, plus chaste aujourd'hui, n'admetteroit plus de pareils Ouvrages, et ceux-ci ne se sont soutenus que par l'habitude où l'on étoit de les voir avec indulgence. On remarque, en général, dans les Pieces de Montfleury fils de l'esprit, des vers heureusement tournés, des images vives, et ren-

dues avec précision et une grande connoissance du monde et du Théatre. Il avoit beaucoup de Littérature. Il savoit et parloit si parfaitement l'Espagnol, que la Reine, ( Marie-Thérese d'Autriche, fille de Philippe IV, Roi d'Espagne et épouse de Louis XIV ) de laquelle il avoit l'honneur d'être connu, disoit que ceux mêmes du pays ne le parloient pas si bien que lui. Aussi a-t-il pris dans leurs Auteurs quelques-uns des sujets qu'il a traités. ( Il avoit fait un voyage en Espagne. Nous ne savons en quel tems, à quelle occasion, ni combien il y resta; mais nous ne pouvons douter qu'il y ait été, puisqu'il nous l'apprend lui-même, dans l'Avis au Lecteur, qu'il a placé au-devant de sa Piece intitulée, *L'Ambigu-Comique*, en 1673. ) »

« Après s'être long-tems distingué dans une carriere où l'on peut, tout au plus, acquérir de la gloire, Montfleury prit le parti de la Finance. En 1678, Colbert, qui l'aimoit, le chargea d'une commission très-délicate, et l'envoya en Provence pour y faire le recouvrement des sommes que le Parlement de cette Province devoit au Roi. Montfleury, plus prudent que ceux qui y

avoient été envoyés avant lui, se conduisit avec tant de sagesse, qu'en ramenant les esprits il trouva le secret de satisfaire, à la fois, la Cour et le Parlement. Cette Compagnie lui offrit même une place de Conseiller; mais sa modestie ne lui permit pas de l'accepter. Il entra successivement dans plusieurs affaires où il eut occasion de faire connoître sa probité et ses talens. Le Ministere, content de sa conduite, lui destina une place dans les Fermes générales; et, dans cette vue, le rappéla à Paris en 1684; mais il tomba malade dans ce tems-là même, et mourut à Aix, d'une hydropisie, le 11 Octobre 1685, âgé de quarante-cinq ans. Pendant le cours de sa maladie, le Dauphin lui fit écrire pour lui offrir une pension, et pour l'engager à continuer à travailler pour le Théatre, dès que sa santé seroit rétablie. »

« Il avoit épousé, en 1665, Marie-Marguerite de Soulas, fille de Josias de Soulas, Ecuyer, Seigneur du Tot, surnommé Floridor, Comédien du Roi (et à l'occasion duquel Louis XIV avoit rendu un Arrêt qui déclare que la profession de Comédien n'est point incompatible avec

la qualité de Gentilhomme, et ne fait déroger à aucune de ses prérogatives). De ce mariage est née une fille, qui épousa, dans la suite, un Comédien nommé Duplessis. »

Montfleury nous apprend, dans son Épître dédicatoire de sa Comédie du *Gentilhomme de Beauce*, que les Princes de Brunswick et de Lunebourg, auxquels il dédia cette Piece, furent long-tems les protecteurs et les bienfaiteurs d'une partie de sa famille.

Mademoiselle Dangeville, à qui nous devions déja le portrait de son grand oncle Champmêlé, a bien voulu nous procurer encore celui de Montfleury, à la famille duquel elle est alliée. C'est sûrement un bien grand accroissement de gloire pour cette famille, s'il en existe encore quelques descendans, que de pouvoir compter aujourd'hui au nombre de ses parentes une Actrice qui a si dignement mérité, pendant près de quarante ans, les suffrages unanimes d'un Public devenu, surtout depuis environ un demi siecle, vraiement connoisseur, et le plus difficile du monde entier, dans l'Art Dramatique, où elle a excellé en plus d'un genre, mais, particuliérement, dans celui

celui des soubrettes, où aucune autre Actrice n'a jamais atteint au même degré de perfection qu'elle, avant, ni depuis sa retraite du Théatre. Mademoiselle Dangeville possede un très-bon portrait de Montfleury, en pastel, qu'elle a bien voulu nous prêter pour faire faire la gravure que nous donnons ici, et au bas de laquelle ces vers pourroient être placés.

Fils d'un célebre Acteur, le Théarre lui plut.
Pour l'enrichir de comiques peintures,
Il quitta tout, et parvint à son but,
En offrant, sous des couleurs sûres,
De ressemblantes mignatures
Des ridicules de son tems.
Ce Montfleury, dès la fleur de ses ans,
Auroit été, s'il avoit voulu l'être,
Savant Jurisconsulte, éloquent Orateur,
Habile négociateur,
Intégre Magistrat, comme il le fit connoître;
Mais aux richesses, aux honneurs,
Il préféra, pour demeurer son maître,
L'honneur, peu fructueux, de crayonner nos mœurs.

# CATALOGUE DES PIECES DE MONTFLEURY.

LE *Mariage de Rien*, Comédie, en un acte, en vers de huit syllabes, représentée, pour la premiere fois, au Théatre de l'Hôtel de Bourgogne, en *1660*; imprimée, à Paris, la même année, avec une Epître dédicatoire, en prose, adressée à M. Testu, Conseiller d'Etat, Maître-d'Hôtel du Roi, Chevalier et Capitaine du Guet de Paris, chez Guillaume de Luynés, *in*-12.

Voici l'extrait que les Auteurs du *Dictionnaire Dramatique* donnent de cette petite Piece épisodique. Elle est le coup d'essai de Montfleury, comme il le dit lui-même, dans l'Épître dédicatoire, où il ne prend encore que le nom de Jacob. Il n'avoit que vingt ans, lorsqu'elle parut.

« Isabelle, fille d'un certain Docteur, est à ma-

tier, et témoigne, à chaque instant, l'envie qu'elle a d'être pourvue. Divers partis se présentent ; mais tous sont rebutés par le Docteur. Chaque état, chaque profession fournit matiere à sa critique. Il congédie, successivement, un Poëte, un Peintre, un Musicien, un Capitan, un Astrologue et un Médecin. Enfin, Lisandre paroît. Il suit une autre route ; et quand le Docteur lui demande ce qu'il est, il répond qu'il n'est rien. Ce rien embarrasse le Docteur. En effet, que dire contre rien ? Il n'en faut pas davantage pour le déterminer en sa faveur ; et de-là le titre de la Piece, *Le Mariage de Rien*. Otez-en toutes les indécences, toutes les inutilités, toutes les fautes de style et de langage qui s'y trouvent, que restera-t-il ? presque rien. »

*Les Bêtes raisonnables*, Comédie, en un acte, en vers alexandrins, représentée, pour la premiere fois, au Théatre de l'Hôtel de Bourgogne, en 1661 ; imprimée, à Paris, la même année, avec une Epître dédicatoire adressée à M. de Rostaing, Chevalier, Comte de Bury, chez Guillaume de Luynes, *in-12*.

Les Auteurs du *Dictionnaire Dramatique*, et les freres Parfaict, dans leur *Histoire du Théatre François*, donnent, à-peu-près, l'extrait suivant de cette Piece, qui parut encore seulement sous le nom de Jacob,

et qui ne se trouve point dans l'édition des Œuvres de Montfleury pere et fils, par Joly.

« La métamorphose des compagnons d'Ulysse a fourni le sujet de cette petite Piece épisodique. Circé permet à ce Roi d'Ithaque de retourner dans ses États, et d'emmener ceux de ses sujets qui voudront le suivre. Leur figure naturelle leur a été même rendue. Ulysse s'adresse, tour-à-tour, à un Docteur, qui a été métamorphosé en âne; à Philippin, qui, de valet, est devenu lion; à Céphise, qui a été changée en biche. Tous refusent Ulysse, et trouvent des raisons pour retourner à leur état de bête. Dipus, qui de courtisan a été tranformé en cheval, détrompé des vanités de la Cour, et las des désordres du monde, n'y veut plus retourner non plus; mais l'éloge qu'il entend faire de Louis XIV et du Cardinal Mazarin lui donne l'envie de rester homme, pour voir quelque jour un si grand Roi et un si grand Ministre. »

Les freres Parfaict ajoutent que « ce sujet a été traité, en Italien, en forme de dialogue, et que Montfleury s'en est servi dans cette Comédie. Fuzelier et le Grand en ont aussi composé un acte d'Opera-Comique, sous le titre des *Animaux raisonnables*, qui eut beaucoup de succès, à la Foire Saint-Germain, en 1718. »

*Le Mari sans Femme*, Comédie, en cinq actes, en vers alexandrins, avec des Interme-

des, mêlés de chant François, de chant Italien et de danses, représentée, pour la première fois, au Théatre de l'Hôtel de Bourgogne, en 1663; imprimée dans les Œuvres de l'Auteur.

« Carlos, amant de Julie, Dame Espagnole, l'enleve à D. Brusquin d'Alvarade, qui venoit de l'épouser. Les amans fugitifs s'embarquent, sont pris par un Corsaire et vendus à Fatiman, Gouverneur d'Alger. Celui-ci les destine à divertir, par leurs chants, Célime, Dame Turque, dont il est amoureux. Mais Célime devient elle-même éprise de Carlos, le lui apprend et ne peut le séduire. D'un autre côté, D. Brusquin, instruit de la captivité de Julie, vient la reclâmer, comme sa femme. Il convient avec Fatiman du prix de sa rançon; mais le Gouverneur apprenant le penchant de Célime pour Carlos et la résistance de ce dernier, songe à lui procurer Julie. Il oblige D. Brusquin, sous peine de la bastonnade et des galeres, à consentir à ce mariage, et à en signer le contrat. D. Brusquin y souscrit, après avoir reçu quelques coups. Ce rôle de D. Brusquin est un peu chargé; et cette maniere de rompre un mariage, déja fait, tient beaucoup de la licence qui regne dans toutes les Pieces de Montfleury. A ces défauts près, celle-ci est divertissante et comique, disent les Auteurs du *Dictionnaire Dramatique.* »

« Cette Comédie est écrite avec beaucoup de feu, bien conduite et les scenes dialoguées dans le bon

ton comique, observent les freres Parfaict (*Histoire du Théatre François*). Le sujet est riant; mais il pêche du côté des bonnes mœurs. Un homme qu'on démarie, et dont on donne la femme à celui qui l'a enlevée, n'est pas un tableau à présenter au Théatre. L'Auteur a tâché de couvrir ce défaut essentiel, en supposant que le mariage n'a pas été consommé, et en faisant passer la scene à Alger, où Fatiman, qui en est le Gouverneur, force ce mari à céder sa femme; mais Montfleury pouvoit éviter la faute qu'il a faite, en annonçant que D. Brusquin, qui est le mari sans femme, n'avoit pas encore épousé Julie, et que, la veille de son mariage, cette personne lui avoit été ravie par D. Carlos. D. Brusquin, amoureux de Julie, n'auroit pas moins pris le parti de venir à Alger pour racheter sa prétendue. Nous remarquerons, ajoutent les freres Parfaict, que le personnage de D. Brusquin est l'original sur lequel Montfleury a depuis taillé son Bernadille, de *La Femme Juge et Partie*, et son M. Le Blanc, de *La Fille Capitaine*. »

*L'Impromptu de l'Hôtel de Condé*, Comédie, en un acte, en vers alexandrins, représentée, pour la premiere fois, au Théatre de l'Hôtel de Bourgogne, en 1663; imprimée, à Paris, l'année suivante, avec quatre petites Pieces de vers, intitulées, *Refrains*, toutes les quatre sur une seule et même rime en ique, et à la louange

de Montfleury, fils, par Le Camus, chez Nicolas Pépingué, *in*-12.

« Les railleries piquantes que Moliere avoit mises dans sa petite Comédie intitulée *L'Impromptu de Versailles*, sur le jeu, peut-être, un peu chargé, de quelques Comédiens de l'Hôtel de Bourgogne, ne resterent pas sans réplique, disent les freres Parfaict (*Histoire du Théatre François*). Montfleury le fils se crut obligé de venger son pere et les autres Comédiens critiqués dans *L'Impromptu de Versailles*. (Comme nous l'avons déja rapporté dans le Catalogue des Pieces de Moliere, tome treizieme des Comédies du Théatre François de notre Collection.) Voilà ce qui donna lieu à la petite Comédie de *L'Impromptu de l'Hôtel de Condé*. La scene se passe au Palais, dans la salle marchande, entre un Marquis, une Marquise, un de leurs amis, nommé Alcidon, un solliciteur de procès, une Marchande de Livres, de Villiers et Beauchâteau, tous deux Comédiens de l'Hôtel de Bourgogne. (Les premiers sont venus au Palais à l'occasion d'un procès qui les intéresse; les derniers y sont venus pour faire quelques emplettes, dans cette salle.) Cette Comédie n'est qu'une conversation entre les personnages que nous venons de nommer, » et dans laquelle la Troupe de Moliere, et lui-même, comme Auteur, sont fort mal traités.

*Trasibule*, Tragi-Comédie, en cinq actes,

en vers alexandrins, représentée, pour la premiere fois, au Théatre de l'Hôtel de Bourgogne, en 1663; imprimée, à Paris, l'année suivante, chez Nicolas Pépingué, *in*-12.

« Le genre Tragique n'étoit point celui de Montfleury, disent les freres Parfaict (*Histoire du Théatre François*). Le choix du sujet de cette Tragi-Comédie le prouve d'une façon bien marquée. Diomède a fait mourir le Roi de Syracuse pour s'emparer de son trône. Trasibule, fils de cet infortuné Roi, n'a sauvé ses jours qu'en feignant d'être insensé. Voilà ce qui s'est passé avant que la scene ouvre. Trasibule, aidé de quelques fideles amis de son pere, forme une conjuration contre l'usurpateur de son Royaume; mais pour parvenir à son dessein, il est toujours obligé de paroître dans une aliénation d'esprit, qui va jusques à la folie, et cette folie continue durant toute la Piece. Il le faut avouer, un pareil personnage n'étoit gueres de mise sur le Théatre François, sur-tout, depuis les belles Pieces de Pierre Corneille; et, sans beaucoup risquer, on peut croire que cette Tragi-Comédie n'y subsista pas long-tems. »

« Ce qu'il y a de plus singulier dans cette Piece, observent les Auteurs du *Dictionnaire Dramatique*, c'est qu'Élipédie, mere de Trasibule, ignore absolument le stratagême qu'il emploie pour se soustraire aux coups du Tyran et se venger de lui. Aristide (fille de Thébalde, Grand de Syracuse, et du parti de

Trasibule ), qu'il se propose d'épouser, n'en est pas plus instruite. C'est chez elle que Trasibule, dans un de ses accès simulés, poignarde Sosthènes, frere de Diomède. Celui - ci en prend occasion de vouloir faire périr Trasibule. Élipédie n'a d'autre moyen pour sauver son fils que d'épouser le Tyran, qui le lui propose. Elle ne peut d'abord s'y résoudre; et lorsqu'elle y consent, Diomède lui apprend qu'il est trop tard. Il a découvert que l'extravagance de Trasibule n'étoit que supposée. Il le fait conduire dans un Fort, où Thébalde a déja été enfermé, par son ordre. Il s'y rend lui même, pour faire punir l'un et l'autre, en sa présence; mais lui seul y périt. C'étoit une ruse de Thébalde pour attirer l'usurpateur dans cette forteresse, occupée par ses créatures. Cette Tragédie, si c'en est une, est foible de style et d'invention. Il est certain, d'ailleurs, que la folie supposée de Trasibule déroge à la dignité du Tragique. »

*L'Ecole des jaloux*, ou *Le Cocu volontaire*, Comédie, en trois actes, en vers alexandrins, représentée, pour la premiere fois, au Théatre de l'Hôtel de Bourgogne, en 1664; imprimée, avec une Epître dédicatoire, en prose, adressée aux Cocus, à Paris, la même année, chez Nicolas Pépingué, *in*-12.

« La sottise d'un mari, les précautions qu'on prend pour le guérir de sa jalousie, font le sujet de cette

Piece. Santillane, époux de Léonor, se laisse persuader de faire, avec elle, une petite promenade sur mer, ( près de Cadix, en Espagne ). Le vaisseau qui les porte est attaqué et pris par un prétendu vaisseau Turc. Santillane, jetté à fond de cale, est supposé conduit à Constantinople, et Léonor y paroît destinée à orner le Serrail du grand Seigneur. Elle résiste ; mais on menace d'empaller Santillane, si elle ne se rend. Alors le jaloux est lui-même forcé de la prier de mettre en oubli ce qu'elle lui doit. C'est-là, sans doute, ce qui donne lieu au second titre de la Piece. Cette intrigue est dénouée par l'échange supposé du vaisseau pris contre un vaisseau Turc, de même valeur ( et précédemment capturé par les Espagnols sur les Turcs ) ; et ce qui n'est pas plus vraisemblable que le reste, c'est que Santillane perd sa jalousie en recouvrant sa liberté, » disent les Auteurs du *Dictionnaire Dramatique*.

« Depuis très long-tems, et même dès le siecle passé, cette Comédie a toujours été représentée sous le titre de *La fausse Turquie*, observent les freres Parfaict, ( *Histoire du Théatre François* ) Santillane ( qui n'avoit jamais quitté son village ) a été obligé de venir à Cadix, avec sa femme, Léonor, pour assister à la noce de sa belle-sœur, qui va épouser D. Carlos, Gouverneur de cette ville. L'humeur aussi sotte que jalouse de Santillane, dont Léonor est la victime, fait former à D. Carlos le dessein de jouer un tour à ce brutal. ( Gusman, valet de D. Carlos, lui pro-

pose la promenade sur mer et la prétendue prise par un vaisseau Turc ; mais comme D. Carlos a été autrefois amoureux de Léonor, avant de songer à épouser sa sœur, il craint qu'on ne soupçonne qu'un reste de ce premier amour ne le fasse agir. Cependant, il abandonne l'exécution de cette plaisanterie à Gusman, qui se charge de tout, et prend lui-même le rôle du prétendu grand Turc. ) Cette Piece est plutôt une Farce qu'une Comédie ; mais, telle qu'elle est, on y rit, et, bien souvent, de choses assez comiques. Il ne faut pas y chercher d'autre mérite. Cette Comédie, qui est restée long-tems au Théatre, où elle ne reparoissoit, cependant, que de loin en loin, devroit être mise sur le répertoire des Pieces de ce genre qui se jouent dans le cours de l'année, » ajoutent les freres Parfaict.

Voici l'une des quatre Pieces de vers, intitulées *Refrains*, adressées, par Le Camus, à Montfleury, le fils, et qui fut imprimée à la suite de la premiere édition de son *Impromptu de l'Hôtel de Condé*. Elle est relative à *L'Ecole des Jaloux*, et en lisant cette petite Piece de vers, on pourra juger ce que sont les autres du même Auteur, du même genre et sur la même rime.

Venez tous au lieu Pindarique,
Pour voir l'École mirifique
De Montfleury, le versifique,
Dont l'esprit du tout angélique
Peut contenter le plus critique,

Divertir un mélancolique,
Et désourciller un stoïque.
Venez-y tous.

Venez tous, beau sexe et pudique,
Et vous, qui, d'humeur pacifique,
Etes de l'ordre hiérarchique,
Vous n'y verrez rien de tragique,
Rien de grossier, ni de rustique,
De déplaisant, ni qui s'implique,
Contraire au décret canonique.
Venez-y tous.

Venez tous; la Piece est publique.
Pour argent, on la communique
Au curieux, au chimérique,
Au Marchand, au Géographique,
Au Médecin, à l'Empyrique,
Au noble Artisan, au Chymique,
Au Charlatan, au Juridique,
Au docte, au sage, au lunatique,
Et souffre jusqu'au satyrique.
Venez-y tous.

*L'Ecole des Filles*, Comédie, en cinq actes, en vers alexandrins, représentée, pour la premiere fois, au Théatre de l'Hôtel de Bourgogne, en *1666*; imprimée, la même année, à Paris, avec une Epître dédicatoire, en prose, adressée

adressée à M. Dreux, Conseiller du Roi en tous ses conseils, et Avocat-Général de la Chambre des Comptes, chez Nicolas Pépingué, *in*-12.

« Les ruses qu'emploie Léonor pour tromper son frere (D. Maurice, qui est aussi son tuteur, et avec lequel elle demeure), et un amant jaloux (nommé D. Carlos), qui la recherche en mariage, composent tout le fonds de cette Comédie (dont la scene se passe à Tolede, en Espagne). Léonor préfere à D. Carlos D. Juan, qui, lui-même, la préfere à Isabelle (amie de Léonor). D. Carlos vient troubler une secrette entrevue de ces amans. Léonor s'esquive, et D. Juan se bat avec D. Carlos, pour l'empêcher de la suivre. Ils sont séparés par D. Maurice; et bientôt Léonor parvient à persuader au jaloux qu'il s'est mépris. Nouveau rendez-vous chez elle, où D. Juan est encore surpris par son rival. Il a cependant eu le tems de se cacher dans un cabinet. Pour comble d'embarras, D. Maurice survient. Léonor prend son parti, sur le champ. Elle oblige D. Carlos à mettre l'épée à la main, et à sortir, comme un furieux, sans en expliquer le motif à D. Maurice. Elle engage ensuite celui-ci à reconduire (jusques chez lui), par une porte dérobée, D. Juan, qu'elle dit avoir été attaqué par D. Carlos. Ainsi l'un et l'autre surveillans contribuent à tirer Léonor d'intrigue. Elle n'en sort pas moins heureusement dans deux ou trois autres occasions. Cette Comédie, absolument dans le goût

Espagnol, est surchargée d'incidens agréables, mais où la vraisemblance n'est pas mieux observée que la regle des vingt-quatre heures, » disent les Auteurs du *Dictionnaire Dramatique.*

Voici comment s'expriment sur cette Piece les freres Parfaict (*Histoire du Théatre François.*)

« Nous avons peu de choses à dire de cette Comédie. Elle est foible d'intrigue et de conduite. Le personnage de Léonor, qui est le dominant de la Piece, est manqué totalement, à l'exception d'une scene où Léonor soutient son caractere de fille fine et naïve, à la fois.... »

Dancourt, dans sa Comédie intitulée *La Parisienne*, a imité une des plus agréables situations de *L'Ecole des Filles*; celle où D. Maurice reconduit, lui-même, l'amant préféré de sa sœur, pour le soustraire aux poursuites de son rival. Cette situation produit une des plus jolies scenes de la Piece de Dancourt, dans laquelle, au lieu d'un frere ou d'un tuteur, c'est un amant dédaigné qui reconduit son rival, sans le connoître, et pour le sauver lui-même de sa propre fureur.

* *La Femme Juge et Partie*, Comédie, en cinq actes, en vers alexandrins, représentée, pour la premiere fois, au Théatre de l'Hôtel de Bourgogne, le 2 Mars 1669; imprimée, à Paris, la même année, avec une Epître dédicatoire, en

prose, adressée au Président de Novion, chez Jean Ribou, *in*-12.

*Le Procès de la Femme Juge et Partie*, Comédie, en vers alexandrins, représentée, pour la premiere fois, au Théatre de l'Hôtel de Bourgogne, en *1669*; imprimée, à Paris, la même année, chez Gabriel Quinet, *in*-12.

« Montfleury, flatté du succès de sa Comédie de *La Femme Juge et Partie*, crut en devoir faire la Critique, pour affoiblir celle de plusieurs personnes éclairées. ( Apparemment à l'imitation de Moliere, qui avoit fait lui-même la Critique de son *Ecole des Femmes.*) Il introduit sur la scene plusieurs femmes, vêtues en Magistrats, et un homme qui se charge du rôle d'accusateur. On releve une partie des invraisemblances et des expressions licentieuses de la Comédie de *La Femme Juge et Partie*; on fait grace à quelques autres. Cependant, la Piece est supprimée par le sénat féminin, pour le Théatre, et réservée pour le cabinet; et, peut-être, contre l'intention de l'Auteur, plus d'un Spectateur a-t-il souscrit à cet arrêt. »

Tel est, à-peu-près, le jugement que portent du *Procès de la Femme Juge et Partie*, les freres Parfaict (*Histoire du Theatre François*), et les Auteurs du *Dictionnaire Dramatique*.

*Le Gentilhomme de Beauce*, Comédie, en cinq actes, en vers alexandrins, représentée, pour la premiere fois, sur le Théatre de l'Hôtel de Bourgogne, au commencement du mois d'Août 1670, et à Versailles, devant le Roi, et le Duc de Buckingham, sur un Théatre dressé exprès, dans le petit Parc, par Vigarini, le 6 Septembre suivant; imprimée, à Paris, la même année, avec une Epître dédicatoire, en prose, adressée aux Princes de Brunswick et de Lunebourg, chez Jean Ribou, *in*-12.

« Ce Gentilhomme est une espece de Pourceaugnac. Il s'agit, comme dans la Piece de Moliere, de le faire renoncer à un mariage qu'il voudroit conclure Les moyens employés par l'Auteur ont beaucoup de rapport, sans être absolument les mêmes. Ici M. de Courteville ( Gentilhomme Beauceron ) est en butte aux fourberies d'un certain Basque, valet de Léandre, amant aimé de Climène ( cousine et prétendue de Courteville ). Un Suisse paroît nécessaire au Gentilhomme, pour écarter de chez Climène toute espece de concurrent ( tel qu'un Gascon, qui y vient, à l'occasion d'une lotterie qu'on y doit tirer, et à laquelle il a mis ); et c'est le Basque que Courteville choisit, sans le connoître, pour en faire un Suisse de porte. De son côté, Léandre voudroit éloigner son rival de chez Climène; et c'est encore

le Basque, qui, à l'aide d'un déguisement (d'Abbé) et d'une fausse nouvelle (d'un gain considérable à une lotterie, autre que celle qui doit se tirer chez Climène), l'oblige à s'absenter une partie de la journée (sous le prétexte d'aller toucher le montant du lot). Instruit, à la fin qu'on le joue, et las d'être dupe, M. Courteville retourne en Beauce, et laisse le champ libre aux deux amans. Cette Comédie, qui, pour être bonne, devroit être moins longue, offre plusieurs scenes divertissantes, » disent les Auteurs du *Dictionnaire Dramatique.*

Le jugement que les freres Parfaict portent de cette Piece (*Histoire du Théatre François*) est bien plus sévere. Le voici.

« La Comédie du *Gentilhomme de Beauce* est une des plus foibles de celles que Montfleury ait produites au Théatre. Le personnage qui donne le titre à la Piece est du dernier bas et une lourde bête. Les stratagêmes que l'on emploie pour le tromper n'ont aucunes finesses, et ne sont point comiques. »

Ce qu'il y a de plus remarquable dans cette Piece, c'est la cinquieme scene du cinquieme acte, qui est une espece de Parodie, entre Courteville et Climène, de la seconde scene du quatrieme acte de *Britannicus*, entre Agrippine et Néron.

*La Fille Capitaine*, Comédie, en cinq actes, en vers alexandrins, représentée, pour la premiere fois, au Théatre de l'Hôtel de Bourgogne,

en 1672 ; imprimée, à Paris, la même année, avec une Epître dédicatoire, en prose, adressée au Prince Eugene de Savoie, Comte de Soissons, &c., chez Pierre Le Monnier, *in*-12.

« Cette Piece est, sans doute, la meilleure de Montfleury, disent les Auteurs du *Dictionnaire Dramatique*. L'intrigue en est simple, naturelle et agréablement conduite. On y voit un mari berné ; mais rien de plus digne de l'être que ce M. Le Blanc, époux suranné d'une jeune personne. Il veut en séduire une autre, et s'oppose, par cette raison, au mariage de Damon, son pupile et son rival. C'est pour vaincre sa résistance qu'Angélique, cousine de Lucinde ( qui est l'amante de Damon ), prend l'uniforme et le titre de Capitaine. Madame Le Blanc, informée de l'extravagance de son mari, se prête volontiers au piége qu'on veut lui tendre. Il la voit cajoler, sous ses yeux, par le prétendu Capitaine, et n'ose ni paroître, ni se faire entendre. Il est surpris lui-même aux genoux de Lucinde, enrôlé comme soldat, et obligé de souscrire au mariage de Damon pour reprendre sa qualité de Bourgeois. Il regne dans cette Comédie une gaieté soutenue, une foule de situations piquantes et théatrales. Le rôle d'Angélique absorbe tous les autres ; mais il le falloit, puisque c'est lui qui donne le titre à la Piece. »

Les freres Parfaict, dans leur *Histoire du Théatre François*, portent, à-peu-près, le même jugement de

cette Piece, que, malgré ces éloges, on ne revoit, cependant, plus au Théatre, quoique *La Femme Juge et Partie* s'y soit conservée jusqu'à présent.

*L'Ambigu-Comique*, ou *Les Amours de Didon et d'Enée*, Tragédie, en trois actes, en vers alexandrins, mêlée de trois Intermedes comiques, chacun en un acte, en vers alexandrins, sous les titres du *Nouveau Marié*, de *D. Pasquin d'Avalos* et du *Semblable à soi-même*, représentée, pour la premiere fois, au Théatre du Marais, en 1673; imprimée, à Páris, la même année, avec un Avis au Lecteur, chez Henry Loyson, *in*-12.

« Chacun des Intermedes de cette Tragédie renferme un sujet séparé et fini, dit Montfleury, dans son Avis au Lecteur: Ce mélange n'est pas sans exemple, quoiqu'il ne soit pas ordinaire sur notre Théatre; et comme c'est un usage établi, de tout tems, chez les Espagnols, je veux bien avouer que leurs Poëmes Dramatiques m'ont servi de modeles, que le plaisir que m'ont donné la lecture que j'en ai faite et les représentations que j'en ai vues m'ont persuadé qu'un pareil mélange pourroit avoir autant d'agrémens sur notre scene que de beautés sur leur Théatre, et que, l'ayant regardé comme un moyen d'aspirer au bonheur de plaire à ceux qui n'aiment que le sérieux,

ris), le divertissement d'une Comédie, et prend delà occasion de faire la critique de ces sortes d'amusemens ; mais son beau-frere lui amene une Troupe de Comédiens (celle du Marais), et la Piece commence (au grand regret de M. Vilain. Cette Piece est la même *Didon*, mêlée d'Intermedes comiques).

Une soubrette qui prend la place de sa maîtresse, pour recevoir un époux futur, qui ne la connoît pas, des discours libres, une grossesse supposée (pour dégoûter cet époux dédaigné, parce que la jeune personne a un amant aimé); tel est le fonds du second Intermede, intitulé *D. Pasquin d'Avalos* (et dont la scene se passe à Burgos, en Espagne).

*Le Semblable à soi-même*, qui donne le titre au dernier, est un Bailli de Village (dans le Maine), et qui se propose d'épouser Lucie, niece de Thibaut (Collecteur des Tailles du Village). Le Bailli à pour rival Cléante, et pour s'éclaircir de ce qui se passe chez Lucie, il suppose un voyage, et reparoît, aussitôt, sous le nom (et les habits) de son frere. Il est logé chez Thibaut; et ce qu'il y voit le fait renoncer au projet d'épouser Lucie (c'est-à-dire qu'il s'apperçoit qu'elle lui préfere Cléante). Ces petites Pieces offrent quelques scenes amusantes; et la derniere un tissu assez ingénieux. »

*Le Comédien Poëte*, Comédie, en cinq actes, en vers alexandrins, avec un Prologue, en prose, et deux Intermedes, aussi en prose, le premier

acte faisant un sujet séparé des quatre autres actes; représentée, pour la premiere fois, au Théatre de la rue Guénégaud, le 10 Novembre 1673; imprimée, à Paris, en entier, l'année suivante, chez Pierre Promé, *in*-12, et le premier acte séparé, sous le titre du *Garçon sans conduite*, à Troye, en 1698, même format; les quatre derniers actes, ensemble, sous le titre des *Amans infortunés et contens*, à Caën, en 1700, chez Jacques Godes, même format.

Le Prologue se passe entre un Auteur, trois Acteurs et un Décorateur. L'Auteur veut que l'on répete sa Piece, avec les habits, les décorations et les lumieres. Cela déplaît fort aux Acteurs, et, sur-tout, aux Actrices, qui se trouvent forcées de faire une toilette, qu'elles croyoient pouvoir éviter. Après qu'on a répété le premier acte, un Acteur qui doit jouer dans les suivans, vient dire qu'il n'a pas appris son rôle, et qu'il ne veut pas l'apprendre que la Troupe n'ait joué une Piece de lui, qui est à son tour d'être jouée, et, depuis long-tems, en répétition. Ces débats chagrinent l'Auteur, et l'éloignent. Dès qu'il est parti, le Comédien-Poëte propose à ses camarades de faire une nouvelle répétition de sa Piece, pour se décider à la donner au Public, ou à la rejetter. Un Acteur lui recommande de n'y rien laisser

contre les cocus, contre les Procureurs et contre les Médecins. Le Comédien-Poëte y consent, et quand les quatre actes sont répétés, il demande ce que l'on en pense. La Piece est acceptée, à corrections, que l'on se propose de faire faire par quelqu'Auteur de goût et connu, et le Comédien-Poëte l'annonce au Public. Voilà ce qui forme le Prologue et les deux Intermedes, ou Épilogues de tout l'Ouvrage.

« Le premier acte du *Comédien-Poëte* n'a nul rapport avec ceux qui le suivent, disent les Auteurs du *Dictionnaire Dramatique.* Damon, fils d'un riche Négociant (de Marseille, où la scene se passe), profite de l'absence de son pere pour dissiper les trésors dont il l'a laissé le gardien. Il se plaît, sur-tout, à donner des Fêtes et des Spectacles. On est prêt à représenter chez lui un Opera, lorsque son pere arrive, subitement. Tout le monde se cache, (Acteurs et Spectateurs) excepté Crispin (valet de Damon, fils), qui veut persuader au vieux Damon que sa maison n'est plus habitée que par des Démons. Quelques Danseurs, déguisés en Diables, achevent d'effrayer le vieillard, et l'enlevent. » (Le sujet de ce premier acte est imité du *Mostellaria* de Plaute, et du *Phasma* de Ménandre, auxquels Regnard a également eu recours pour sa Comédie du *Retour imprévu.*)

La représentation de cette Piece est supposée interrompue par un Acteur qui refuse d'y jouer le rôle dont on l'a chargé, et qui parvient à y faire substituer une Comdie de sa composition, dont voici le sujet.

« D. Pascal,

« D. Pascal, après un long voyage (de quinze ans, aux Indes), revient (à Madrid) accompagné de certain Chevalier (son ami, nommé D. Richard de Fond-Sec) qu'il destine pour époux à sa sœur Angélique. Mais elle est prévenue en faveur de D. Henrique, et voit son choix approuvé par une tante, qui l'a élevée (et chez laquelle elle demeure). On fait usage d'un stratagême qui tend à rompre les projets de D. Pascal. Il n'a jamais vu sa sœur (qui n'avoit que deux ou trois ans lorsqu'il est parti pour les Indes), et un valet (de D. Henrique), déguisé en fille, lui est présenté sous le nom d'Angélique. Les extravagances et la figure bizarre de cette prétendue sœur dégoûtent le Chevalier. D. Pascal, qui prend la véritable Angélique pour une soubrette, hâte son mariage avec D. Henrique, qu'il ne croit pas d'un rang fort supérieur. (Il le croit l'Écuyer de la tante, et D. Richard retourne à une veuve, avec laquelle il avoit d'anciens engagemens.) Cette Piece, qui est remplie de situations comiques, fut jouée, dans la suite, (en quatre actes) sous le titre de *La Sœur ridicule*. C'est, en effet, le seul qui paroisse lui convenir, » ajoutent les Auteurs du *Dictionnaire Dramatique*.

Les freres Parfaict (*Histoire du Théatre François*) nous apprennent que les cinq actes du *Comédien-Poëte* eurent, dans leur nouveauté, dix-huit représentations de suite; et ils assurent, d'après le registre journalier du Théatre de Guénégaud, pour l'année 1673, que Thomas Corneille eut part à la composition de cette

Piece, puisqu'il en partagea la rétribution avec Montfleury le fils. « Cette Comédie, continuent-ils, est assez bien conduite, et très-comique; mais trop remplie de ce qu'on appelle équivoques claires. »

*Trigaudin*, ou *Martin-Braillard*, Comédie, en cinq actes, en vers alexandrins, représentée, pour la premiere fois, sur le Théatre de la rue Mazarine, le 25 Janvier 1674; imprimée, à Paris, la même année, chez Pierre Promé, *in*-12.

« Cette Comédie est d'un très-mauvais exemple, disent les freres Parfaict, dans leur *Histoire du Théatre François*. Trigaudin, marié, en secret, à Lucie, la fait passer pour sa cousine, dans l'intention de lui faire épouser Géronte, riche vieillard, qui en est amoureux, et qui offre cent mille francs en dot. Trigaudin a dessein de couronner ce crime en empoisonnant Géronte, aussi-tôt qu'il aura épousé Lucie. Cette derniere avertit Géronte de la perfidie de son mari. On prend des mesures pour forcer Trigaudin à découvrir son mariage avec Lucie. Le stratagême qu'on emploie pour cela est de faire paroître un prétendu frere de Lucie, qui veut lui faire épouser un Avocat, nommé Martin-Braillard. Trigaudin avoue qu'il est marié avec Lucie, et Géronte lui pardonne généreusement la trahison qu'il méditoit contre lui ».

« Le sujet de la Comédie de Trigaudin se trouve dans une historiette du *Mercure Galant*, de l'année 1672, sous le titre de *La Femme aux deux maris*; mais Montfleury en a changé le dénouement. Dans celui rapporté par Devisé, le Gentilhomme de Province est empoisonné par le mari de la femme qu'il a épousée. Le crime du mari et de la femme est découvert; ils sont arrêtés et conduits en prison. Devisé ajoutoit *qu'on travailloit alors à leur faire leur procès*. Dans les volumes suivans, il n'est, cependant, plus parlé de cette affaire, » remarquent les freres Parfaict.

Les Auteurs du *Dictionnaire Dramatique* portent, à-peu-près, le même jugement de cette Comédie, dont le sujet est un de ceux qu'on ne devroit jamais exposer sur la scene, disent-ils... L'indécence n'est pas le seul défaut qu'on puisse reprocher à cet Ouvrage. Il ne pêche pas moins contre la vraisemblance que contre les mœurs. »

*Crispin Gentilhomme*, Comédie, en cinq actes, en vers alexandrins, représentée, pour la premiere fois, au Théatre de l'Hôtel de Bourgogne, en 1677; imprimée, à Paris, en 1739, dans les Œuvres de l'Auteur et de son pere, quatre volumes, *in*-12.

Voici, à-peu-près, l'extrait que donnent de cette Piece les Auteurs du *Dictionnaire Dramatique*.

« Un Paysan (nommé Mathurin) chargé d'élever,

secrétement, le fils de certain Colonel, (nommé Florisel) absent du Royaume, (pour aller en Portugal) est obligé de le représenter à son pere, au bout de vingt ans; mais, dès l'âge de douze ans, ce fils a disparu. Pour sortir d'embarras, Mathurin lui substitue Crispin, son propre fils. Les discours burlesques et les extravagances de ce dernier occupent une grande partie de la Piece. A la fin, Cléomédon (c'est le nom qu'a pris le fils de Florisel), qui de simple soldat est devenu Lieutenant-Colonel, est reconnu pour le fils véritable. Ce sujet a fourni à Brueys *La Force du Sang*, ou *Le Sot toujours Sot*. (Voyez le Catalogue des Pieces de Brueys, tome onzieme des Comédies du Théatre François de notre Collection.) La marche de ces deux Comédies est, à-peu-près, la même. Il est, cependant, vrai que Brueys a tiré meilleur parti de son Clitandre (c'est le nom du fils véritable dans la Piece de Brueys) que Montfleury de son Cléomédon. »

Les Freres Parfaict, (*Histoire du Théatre François*) observent que « ce sujet paroît être pris de quelque Historiette Espagnole. Montfleury, ajoutent-ils, en a tiré parti; et, à tout prendre, la Piece est assez passable. »

Il y a fait entrer une double intrigue d'amour. Florisel, à son retour, du Portugal en France, doit épouser une jeune personne, nommée Lucrèce, et il se propose, d'accord avec Araminte, tante de Lucrèce, d'unir son fils à Hélene, autre niece

d'Araminte, et sœur de Lucrèce. La double entrevue des quatre Amans se fait dans une Hôtellerie du Village de Mathurin, au moment où Florisel va lui redemander son fils. Crispin, sous ce titre, fait sa cour à Hélene, qui ne prend aucun goût pour lui. Elle aime, au contraire, dès la premiere vue, Cléomédon, qui revient à ce Village, dans ce même tems, sans savoir qui il est véritablement, et pour revoir seulement Mathurin, qu'il croit être son pere. Dès que celui-ci a avoué sa fourberie, et que Cléomédon est reconnu, le double mariage se termine, sans difficulté d'aucun côté.

*La Dame Médecin*, Comédie, en cinq actes, en vers alexandrins, représentée, pour la premiere fois, sur le Théatre de la rue Mazarine, le 14 Janvier *1678*; imprimée, à Paris, en *1739*, dans les Œuvres de l'Auteur et de son pere, *in*-12.

« Angélique, (fille d'un Médecin de Paris, qui est mort, et l'a laissée libre de ses volontés, et maîtresse d'un bien considérable) se trouve prévenue en faveur d'Eraste, qui l'aime pour l'avoir vue à un bal. Elle apprend qu'il est près d'épouser une certaine Lucie, (fille de Géronte, Bourgeois de Paris, de laquelle il n'est point aimé, et que, par des arrangemens de famille, il est venu exprès de Lyon à

Paris pour conclure ce mariage, qui seroit déja fait sans une maladie que Lucie a supposé lui être survenue, pour s'y soustraire, parce qu'elle aime un certain Cléante,. dont elle est aimée. ) Cette prétendue maladie a mis en défaut tous les Médecins qu'on a appelés pour la guérir. Angélique prend le parti de se présenter comme Médecin chez la malade. Instruite autrefois, par son pere, de tous les termes de Médecine, elle joue son rôle avec une aisance qui en impose à Géronte; mais Lucie est forcée d'avouer les motifs de sa feinte indisposition au faux Médecin, qui en fait part à Eraste; et, pour le consoler, lui offre sa prétendue sœur en mariage. Eraste, accepte une entrevue, et retrouve dans Angélique ( qui a repris ses habits ) l'inconnue du bal. Un double mariage termine cette Piece, où l'unité de lieu est violée presqu'à chaque scene. Elle est, du reste, légérement écrite, vivement dialoguée, et remplit exactement son titre. »

Tel est, à-peu-près, l'extrait que donnent de cette Piece les Auteurs du *Dictionaire Dramatique* et les Freres Parfait, dans leur *Histoire du Théatre François*. Ces derniers ajoutent que « l'intrigue de cette Comédie est assez passable, qu'il s'y trouve des scenes d'un bon comique, et que Danchet, dans son Ballet des *Muses*, a pris, en partie, l'Idée de *La Dame Médecin*, pour en composer un acte; intitulé, *L'Amour Médecin*, qui est le quatrieme de ce Ballet, représenté, sans succès, en 1703. »

*La Dupe de soi-même*, Comédie, en cinq actes, en vers alexandrins, qu'on croit n'avoir point été réprésentée ; imprimée, à Paris, en 1739, dans les Œuvres de l'Auteur et de son pere, *in*-12.

Le manuscrit de cette Piece et ceux des deux précédentes, qui, non plus qu'elle n'avoient jamais été imprimées avant 1739, furent fournis à Antoine Joly, pour l'édition qu'il donnoit des Œuvres de Montfleury, pere et fils, par Mademoiselle Duplessis, fille de ce dernier, à ce que Joly nous apprend, dans l'Avertissement Historique qu'il a placé au-devant de son Édition des deux Montfleury.

Voici l'Extrait que les Auteurs du *Dictionnaire Dramatique* donnent de cette Piece.

« Il faut mettre à part la vraisemblance pour goûter *La Dupe de Soi-méme*. C'est un tissu d'incidans peu naturels ; mais qui produisent des situations vraiement comiques. ( La scene se passe à Salamanque, en Espagne. ) D. Jobin, amant ridicule, est rebuté par Léonor, qui parvient même à dégoûter sa mere de cette alliance. Pour se venger de l'une et de l'autre, D. Jobin forme le projet de faire épouser à Léonor, un aventurier, un gueux, Le hasard semble le servir. Il trouve, sous sa main, D. Sanche, amant secret de Léonor, qui ayant été

dépouillé par des voleurs, est couvert d'un habit de Paysan, et pris pour tel par son rival. Ce dernier le fait revétir de riches habits, et présenter à la mere de Léonor, sous le nom de D. Fernand, le même qu'on voudroit lui préférer. Le mariage se conclut, sans un plus long examen. D. Jobin veut alors jouir de la confusion de Léonor; mais D. Sanche se fait connoître, et le galant méprisé est la dupe de son stratagême. »

# LA FEMME JUGE ET PARTIE,

## COMÉDIE

EN CINQ ACTES, EN VERS,

De MONTFLEURY, FILS;

*Représentée, pour la premiere fois, au Théatre de l'Hôtel de Bourgogne, le 2 Mars 1669.*

## PERSONNAGES.

BERNADILLE.

JULIE, en habit d'homme, sous le nom de Frédéric, et femme de Bernadille.

D. LOPE, amant de Constance.

CONSTANCE.

OCTAVE, confident de Julie.

BÉATRIX, suivante de Constance.

GUSMAN, valet de Bernadille.

DEUX VALETS de Julie.

*La Scene est à Faro.*

A MESSIRE

NICOLAS POTIER,

Chevalier, Seigneur de Novion, &c., Commandeur des Ordres du Roi, Conseiller de Sa Majesté en tous ses Conseils, et Président à Mortier au Parlement de Paris.

MONSEIGNEUR,

La Femme Juge et Partie, *que je vous présente, vous a trop d'obligations pour se dispenser de l'hommage qu'elle vous vient rendre. Elle n'attribue qu'à vous seul l'avantage qu'elle a eu de plaire et de divertir; et l'approbation qu'elle a eue est un effet de l'estime que toute la France fait des choses*

*que vous honorez de la vôtre. Oui, Monseigneur, la lecture que j'eus l'honneur de vous en faire avant qu'elle fût représentée, et la bonté que vons eûtes de me témoigner qu'elle ne vous avoit pas déplu, me firent sortir des bornes que la modestie me devroit prescrire. Je ne pus empêcher la joie que j'en avois d'éclater : je le publiai par-tout ; et la suite m'a fait connoître que l'on a trop de vénération pour vous pour oser appeler de vos jugemens, et que l'on a trop déféré au discernement judicieux que l'on sait que vous faites de chaque chose, pour examiner les défauts d'une Piece où vous avez bien voulu n'en poïnt trouver. Ainsi, Monseigneur, après les avantages qu'elle a tirés de l'accueil favorable que vous avez eu la bonté de lui faire, elle n'a plus d'ambition que celle de se voir honorée d'une protection aussi glorieuse que la vôtre. Elle vous regarde comme la merveille du siecle où elle a eu l'honneur de paroître, et comme l'étonnement de ceux qui le suivront. Elle voit avec plaisir que*

*l'on n'a pas moins d'admiration pour la connoissance parfaite que vous avez de toutes choses, que de respect pour les oracles que vous prononcez, et regarde le choix que le plus grand Roi du monde a fait, de nos jours, de votre illustre personne, pour rétablir le calme dans l'une de ses Provinces, comme l'effet d'un mérite très-éclatant et d'une vertu toute extraordinaire. Voilà, Monseigneur, ce qui doit justifier la liberté qu'elle ose prendre de vous protester que rien ne peut égaler la vénération qu'elle a pour vous, que le zele et le respect, avec lesquels je suis,*

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

DE MONTFLEURY.

# SUJET

## DE LA FEMME JUGE ET PARTIE.

Bernadille, Bourgeois de la ville de Faro, dans le Duché de Médine, en Italie, rentrant tard un soir chez lui, par la porte de son jardin, en a vu sortir un homme, qu'il n'a point reconnu, mais qu'il a soupçonné venir de chez Julie, son épouse. Il a questionné sur cela Béatrix, sa suivante, et, le poignard à la main, l'a forcée de convenir que cet homme avoit passé la soirée avec Julie. Furieux de cette prétendue trahison de son épouse, Bernadille lui a dissimulé son ressentiment; mais, résolu de se défaire d'elle secrétement, à quelques jours de-là, il lui a proposé un petit voyage à Cadix, par mer, sous le prétexte d'aller voir des parens qu'ils avoient dans cette ville. Il a gagné le patron d'une barque, pour le seconder dans son projet; et au lieu d'aller à Cadix, on a fait voile vers

une isle inhabitée, où Bernadille a abandonné Julie, toute seule. Revenu à Faro, il a publié qu'elle étoit morte pendant le voyage, et, au bout de quatre ans, il veut se remarier, avec une jeune personne, nommée Constance, dont la mere lui a promis la main. Mais le même jour où Julie fut abandonnée dans l'isle déserte, il est passé près de-là un vaisseau marchand, allant à Venise. Il l'a recueillie, et l'y a conduite. Voulant retourner à Faro, elle a pris des habits d'homme et le nom de Frédéric; mais rencontrant à Venise le Duc de Médine, à qui elle a dit être de ses États, il s'est offert à l'y ramener, au retour d'un voyage qu'il alloit faire à Naples, à Rome et à Florence. Elle est revenue à Faro au moment où Bernadille est près d'épouser Constance; et, outre qu'elle doit empêcher ce mariage, par son droit sur Bernadille, elle s'amuse à y mettre obstacle, en devenant son rival. Elle se fait présenter à Constance, comme un jeune homme, fort amoureux d'elle, et parvient, non-seulement à la dégoûter de Bernadille, qu'elle n'aime point, mais même de D. Lope, qu'elle aimoit. Cependant, Ber-

nadille, autorisé par la mere de Constance, veut conclure; et, pour se soustraire aux poursuites que pourroit lui faire Julie, dont la mort ne lui est pas parfaitement assurée, il veut se revêtir de la charge de Prévôt du lieu, vacante, dans ce moment, se persuadant qu'on n'oseroit faire le procès à un Juge. Il emploie, pour l'obtenir, la faveur du faux Frédéric auprès du Duc. Julie demande cette charge, et l'obtient; mais la conserve pour elle, sous son faux nom, afin de pouvoir faire autant de peur à Bernadille, en le menaçant de le punir du meurtre de sa femme, dont il se croit coupable, qu'il lui en a fait à elle-même, en l'exposant à la mort. Elle le fait arrêter et l'interroge sur la disparition de Julie, dont elle se montre aussi instruite que lui-même, dans tous les détails. Il est forcé de tout avouer, s'excusant sur l'infidélité dans laquelle il croit l'avoir surprise. Le faux Prévôt demande des preuves, des témoins de cette infidélité. Bernadille propose Béatrix, qui, après la prétendue mort de Julie, est passée au service de Constance. Béatrix confesse que Julie n'a jamais été infidelle, et que l'homme rencontré la nuit par Bernadille, à sa

porte, n'en vouloit point à son épouse, mais seulement à sa suivante. C'étoit un valet, nommé Mendoce, qui aimoit Béatrix, et qui en étoit aimé; et, dans le trouble où l'avoit jettée la vue de Bernadille, un poignard à la main, levé sur elle, elle avoit préféré d'accuser Julie à s'accuser elle-même. Bernadille est condamné, par le faux Juge, à être pendu, ou à reproduire Julie, et à se réunir à elle. Il ne croit pas pouvoir éviter son supplice; mais Julie, après avoir joui un peu de son embarras et de ses craintes, se fait reconnoître à lui, et lui pardonne. Constance, ne craignant plus d'être unie à Bernadille, et n'ayant plus d'espérance sur Frédéric, se donne enfin à D. Lope, qui n'a pas cessé de l'aimer, malgré la préférence qu'elle a donnée un moment à ce faux cavalier.

# JUGEMENS ET ANECDOTES
## SUR
## LA FEMME JUGE ET PARTIE.

« LA *Femme Juge et Partie* n'est pas une Comédie par le fonds, disent les freres Parfaict, dans leur *Histoire du Théatre François*. Elle ne peut passer pour telle que par la forme. Le sujet, l'intrigue, les caracteres des personnages ne présentent rien qui puisse servir à l'instruction du Public. C'est une aventure particuliere, et d'un assez mauvais exemple, que Montfleury a accommodée au Théatre, en homme qui l'entendoit passablement. Voilà tout le mérite de cette Piece, qui, cependant, lorsqu'elle parut au Théatre, eut un succès des plus marqués. On dit même que ce succès balança celui de la Comédie de *Tartuffe*, de Moliere.... (*La Femme Juge et Partie* fut jouée tout aussi long-tems, pen-

dant trois mois consécutifs, au Théatre de l'Hôtel de Bourgogne, que *Tartuffe* fut joué au Théatre du Palais-Royal.... ) Ce fait, que l'on cite comme singulier, n'a rien que de fort ordinaire.... La Comédie de *Tartuffe* étoit faite pour les gens d'esprit, et même d'un esprit au-dessus du commun. Celle de *La Femme Juge et Partie* étoit de niveau à l'esprit du plus grand nombre : scenes comiques, par le fonds, et chargées de tout ce qui peut égayer la matiere. Bernadille, grossier, avare, mal-propre et sans esprit, faisoit rire la plus grande partie de l'assemblée.... Cette Piece est restée au Théatre, et même on la représente assez souvent. »

« On fait grace à quelques expressions trop libre de cette Piece, en faveur du tems où elle fut composée, de la gaieté qui y regne, et, surtout, de la maniere dont l'intrigue est conduite, observent les Auteurs du *Dictionnaire Dramatique*.... Cette Comédie, bien inférieure aux bonnes Pieces de Moliere, occupe aussi souvent la scene que *Le Misantrope*.... L'Auteur en usa de même envers elle, comme Moliere envers *L'Ecole des Femmes*; il en fit lui-même la Criti-

BÉATRIX.

Comment! un homme est fou, quand il se remarie?

GUSMAN.

Non; mais ce vieux bourru qui se veut engager,
De l'humeur dont-il est, n'y devroit pas songer;
Et si son bel esprit se régloit par le nôtre....

BÉATRIX, *l'interrompant.*

Pourquoi ne veux-tu pas qu'il aime comme un autre?

GUSMAN.

Quoi! s'étant une fois chargé d'une moitié,
Le Ciel a regardé sa misere en pitié;
Et, par une faveur et rare et sans égale,
D'un brevet d'homme veuf sa bonté le régale,
D'un brevet qui rendroit mille maris contens;
Et loin de devenir plus sage, à ses dépens,
Après avoir vécu trois ans dans le veuvage,
Il veut se marier, et tu veux qu'il soit sage?
Cela ne se peut pas!

BÉATRIX.

Quant à moi, franchement,
Je sens que je pourrois m'y résoudre aisément.
Qu'il est plaisant d'aimer! et que le mariage
Est doux, lors que l'on sait en faire un bon usage!

GUSMAN.

Quand même le motif qui l'y porte aujourd'hui
Seroit bon pour un autre, il ne vaut rien pour lui.
Est-ce qu'il ne craint point....

BÉATRIX, *l'interrompant.*

Quoi?

GUSMAN.

Que cette derniere
Ne lui fasse le tour que lui fit la premiere?

BÉATRIX.

Sa vertu fut trop grande : elle n'en fit jamais.
Si tu veux m'obliger, laisse son ombre en paix.
Personne mieux que moi ne sut son innocence,
Car je servois Julie, avant qu'être à Constance.

GUSMAN.

Quand mon maître le sut, ce fut par ton moyen.

BÉATRIX.

Je le dis, il est vrai; mais il n'en étoit rien.
La crainte de la mort m'inspirant cette envie,
Je blessai son honneur pour me sauver la vie.

GUSMAN.

Explique-toi donc mieux pour m'en faire douter.

BÉATRIX.

Pour t'en mieux éclaircir tu n'as qu'à m'écouter.
J'aimois Mendosse alors: il m'aimoit tout de même,
Et cherchoit à me voir, avec un soin extrême.
Comme il m'avoit juré qu'il vouloit m'épouser,
Je croyois le pouvoir un peu favoriser;
Et, quand l'occasion m'en pouvoit être offerte,
Je laissois du Jardin une porte entr'ouverte;
C'étoit notre signal, et de cette façon
Nous nous voyions les soirs, sans donner de soupçon.
Mendosse vint un soir, où tout, en apparence,
Sembloit contribuer à notre intelligence.
Bernadille soupoit chez un de ses amis,
Dont la maison étoit assez loin du logis;

Julie étoit au lit, et notre tête-à-tête
Se trouva, pour ce coup, d'une longueur honnête.
L'entretien fut si long que Bernadille enfin
Revenoit à dessein d'entrer par le Jardin,
Il en étoit, je pense, à dix pas, sans escorte,
Alors que pour sortir Mendosse ouvroit la porte,
Qui s'étant apperçu que l'on faisoit du bruit,
Croyant qu'on l'épioit, sort, la ferme, et s'enfuit.
Sa fuite fut fort prompte, et la nuit fort obscure.
Bernadille, enragé d'une telle aventure,
Jaloux et furieux de ce qu'il n'avoit pu
Reconnoître, ou du moins suivre cet inconnu,
Un poignard à la main, et la vue égarée,
Entre, et vient droit à moi: « Ta perte est assurée,
» Me dit-il. Tu mourras, si tu déguises rien;
» Apprends-moi mon malheur, pour éviter le tien;
» Cet homme que j'ai vu, sortoit d'avec ma femme.
» Avoû-le, ou de ce fer je vais t'arracher l'ame! »
Interdite, et craignant sur-tout que le poignard
Ne me perçât trop tôt, si je parlois trop tard,
Je dis qu'il étoit vrai qu'il sortoit d'avec elle.

GUSMAN.

Quoiqu'il n'en fût rien?

BÉATRIX.

Oui, sa menace cruelle
Me fit appréhender tout d'un homme emporté;
Et craignant de mourir, disant la vérité,
J'aimai bien mieux mentir, et me sauver la vie.

GUSMAN.

Sais tu de quel malheur ta fourbe fut suivie?

BÉATRIX.

D'aucun; car dès qu'il eut l'aveu que je lui fis,
Il ne témoigna plus de colere.

GUSMAN.

Tant pis!

BÉATRIX.

Tant pis? Pourquoi tant pis? Fais-toi du moins entendre.

GUSMAN.

Tu ne sais pas pourquoi tant pis? Tu vas l'apprendre.
Ayant tiré de toi cet éclaircissement,
Bernadille cacha tout son ressentiment;
Et, quoique dans l'instant il n'en fit rien paroître,
Se croyant aussi sot qu'il méritoit de l'être,
Voulut perdre sa femme; et, dessus ton rapport,
Il la fit mourir.

BÉATRIX.

Lui?

GUSMAN, *appercevant Bernadille.*

Mais, je le vois qui sort.

BÉATRIX.

Gusman, ne me perds pas! Aussi bien elle est morte.

GUSMAN.

Quoi! je pourrois trahir mon maître de la sorte?
Et lui pourrois céler que c'est toi....

BÉATRIX.

Parle bas.

J'ai dedans ma cassette encor quatre ducats
Que je te donnerai, si tu n'en veux rien dire.

GUSMAN.

D'accord; mais qu'ils soient prêts avant qu'il se retire.

( *Béatrix s'en va.* )

## SCENE II.

BERNADILLE, GUSMAN.

GUSMAN.

Quoi ! Monsieur, sur le point de vous remarier,
Vous paroissez rêveur ? Pouvez-vous oublier
Qu'il faut vous préparer pour cette grande fête?

BERNADILLE.

Male-peste, j'ai bien des choses dans la tête.
Je crains de faire ici quelque mauvais marché :
Quand on prend une femme on est bien empêché!

GUSMAN.

Que craignez-vous, Monsieur, lorsqu'une telle envie....

BERNADILLE, *l'interrompant.*

Si, par malheur pour moi, ma femme étoit en vie,
Et que, pour mes péchés, un jour, à point-nommé,
Elle revint après notre hymen consommé,
On pourroit d'un quartier allonger ma figure.

GUSMAN.

Votre femme, Monsieur ? Eh ! par quelle aventure?
Les morts reviennent-ils ? Ne m'avez-vous pas dit
Que vous aviez causé sa mort, et qu'un dépit,
Ou bien, ou mal fondé, vous fit défaire d'elle?

BERNADILLE.

D'accord ; mais la maniere en fut un peu nouvelle.
Ton zele m'est connu, je veux t'ouvrir mon cœur.

Tu sais que j'épousai jadis, pour mon malheur,
Julie ?

GUSMAN.

Il m'en souvient.

BERNADILLE.

Qu'on vit brûler son ame,
Malgré nous et nos dents, d'une illicite flamme;
Et qu'enfin, m'efforçant d'en être convaincu,
J'appris, sans me vanter, qu'on me faisoit Cocu?

GUSMAN, *à part.*

Ah! que sans les ducats....

BERNADILLE.

Instruit de mon offense,
Je fis vœu d'être veuf, et le suis, que je pense.
Je feignis de vouloir aller pour quelque tems
A Cadix, où tous deux nous avions des parens;
Et, pour tout ménager, sans en donner de marque,
Je gagnai, par argent, le Patron d'une barque,
Qui m'engagea, dès-lors, sa parole, et sa foi
Que tous ses gens et lui risqueroient tout pour moi.
A ce voyage feint je disposai Julie;
Quoique ce fût par mer, elle en parut ravie.
Le jour pris, nous partons, dissimulant toujours.
On prend une autre route, et nous voguons dix jours,
Tant qu'arrivés aux bords d'une Isle inhabitée,
Par mon commandement Julie y fut portée.
Voyant qu'on l'y laissoit, d'un ton piteux et doux,
Elle crioit: « Mon cher! pourquoi me quittez-vous? »
De peur d'être attendri par des douceurs pareilles,
Je lui tournois le dos, et bouchois mes oreilles;

Puis faisant volte-face, assez loin de ce lieu,
D'un grand coup de chapeau je lui fis mon adieu.
Après que je me fus vengé de cette sorte,
Quand je fus de retour, je dis qu'elle étoit morte;
Qu'outre les maux de cœur qui lui prenoient souvent,
Nous fûmes si battus de l'orage et du vent
Que la fievre et la peur l'avoient d'abord saisie;
Que, malgré tous mes soins, ayant perdu la vie,
Ne pouvant prendre terre, il falut consentir
A la jetter en mer, de crainte de périr;
Enfin donc, je jouai si bien mon personnage
Qu'on ne se douta point....

GUSMAN, *l'interrompant.*

Je sais bien davantage;
Car je sais bien, Monsieur, que, vous étant vengé,
Vous prîtes le grand deuil, et fîtes l'affligé,
Et qu'à vous consoler chacun perdoit sa peine....
Mais je m'abuse enfin, ou cette crainte est vaine.
Vous n'avez rien appris d'elle depuis ce tems?

BERNADILLE.

Rien du tout. Cependant il s'est passé trois ans
Depuis qu'on la laissa dans cette Isle déserte.

GUSMAN.

Ah! ce terme est trop long pour douter de sa perte;
Je vous garantis veuf; et sans doute, Monsieur,
Qu'elle y fut dévorée, ou mourut de douleur.

BERNADILLE.

Mais, pour te dire tout, je crains plus que Julie,
Ce blondin revenu depuis peu d'Italie.

GUSMAN.

Comment! vous le craignez?

BERNADILLE.

Oui, ce blondin charmant
Me semble familier plus que passablement.
Le drôle, sans façon, s'introduit chez Constance.
Il lui dit de grands mots, et même, en ma présence,
Il fait le bel esprit, l'enjoué, le coquet,
Et c'est un petit fat, qui n'a que du caquet,
Dont je ne dirois mot, n'étoit la conséquence,
Car ce galant qui voit si librement Constance,
Alors que je ne suis encor que protestant,
Etant époux, viendra chez moi, tambour battant,

GUSMAN.

Mais sa mere devroit empêcher....

BERNADILLE, *l'interrompant.*

Comment faire?
Elle lui dit assez qu'il n'est pas nécessaire
Que pour les visiter il prenne tant de soins;
Elle dit à ses gens, dix fois le jour, au moins,
Qu'en cas qu'il y revienne, elle veut qu'on lui die,
Soit qu'elle y soit ou non, que sa fille est sortie.

GUSMAN.

Ne lui dit-on pas?

BERNADILLE.

Oui; mais il répond: « Ma foi!
» Tu te mocques, mon cher, l'ordre n'est pas pour moi.
» Ne me connois-tu pas. La bévue est fort bonne!
» C'est pour les importuns que cet ordre se donne. »

Quoi que l'on fasse enfin pour l'empêcher d'entrer,
Il monte effrontément, et, sans se déferrer,
Entre en Marquis, et fait une galanterie
Du refus des valets, qu'il tourne en raillerie.
Qui diable se pourroit défendre de cela ?

GUSMAN.

Mais ne craignez-vous point D. Lope ?

BERNADILLE.

Celui-là
Ne m'inquiete pas. Je viens, avec la mere,
Pour demain, sur le soir, de conclure l'affaire:
Elle y doit disposer Constance. Après ceci,
Si le blondin s'y frotte, il verra !...

GUSMAN.

Le voici.

BERNADILLE.

Evitons-le.

*( Il s'en va, avec Gusman. )*

## SCENE III.

JULIE, *en homme, sous le nom de Frédéric,* OCTAVE.

JULIE.

Il m'a vue, et me fuit.

OCTAVE.

Mais, Madame,
Ne vous souvient-il plus que vous êtes sa femme ?

JULIE.

JULIE.

Il m'en souvient trop bien !

OCTAVE.

Il faut donc aujourd'hui,
Sans perdre plus de tems, vous découvrir à lui.

JULIE.

Ah ! c'est ce que je crains.... Il y va de ma vie.
Je veux savoir devant par quelle fantaisie
Il exposa mes jours dans ce Pays désert;
Autrement je me perds.

OCTAVE.

Mais, lui-même, il se perd;
Car s'il faut qu'une fois il épouse Constance,
Rien ne le peut sauver. Aimez-vous la vengeance?
Laissez-le marier, et le faites....

JULIE, *l'interrompant.*

Tais-toi?
Une telle vengeance est indigne de moi....
Ce n'est pas, tu le sais, que pour m'ôter la vie....

OCTAVE, *l'interrompant.*

Madame, de vos maux je sais une partie;
Et sans des importuns qui sont venus vous voir,
J'ose m'imaginer que j'allois tout savoir.

JULIE.

Oui, j'ai connu ton zele, et ma reconnoissance
A ta fidélité doit cette récompense;
Outre qu'ayant besoin de ton adresse ici,
Du cours de mes malheurs tu dois être éclairci.
Tu sais qu'on me laissa dans une Isle déserte,
Que je n'attendois plus que l'heure de ma perte,

Quand je vis, sur le soir, un vaisseau. Par mes cris,
Qui s'y firent entendre, un pilote, surpris,
Met la chaloupe en mer, fait ramer, me vient prendre.
Etant dans le vaisseau, chacun vouloit apprendre
Qui dans un tel état avoit pu me laisser;
Et moi, je les priai tant de m'en dispenser
Que leur civilité fut enfin assez grande
Pour ne me faire plus de semblable demande.
Ceux à qui mon malheur sembla le plus touchant
M'apprirent que j'étois dans un vaisseau Marchand,
Qu'ils ne se pouvoient pas écarter de leur route,
Ni retourner pour moi sur leurs pas.

OCTAVE.

Je m'en doute.

JULIE.

Que la nécessité leur faisoit cette loi,
Qu'ils voguoient à Venise, et que c'étoit à moi
A voir si je voulois demeurer, ou les suivre.
La crainte de la mort et le desir de vivre
Font que, sans balancer, d'abord je me résous
A les suivre.

OCTAVE.

Ma foi! j'aurois fait comme vous,
Quand ils auroient fait voile aux Indes. Notre vie....

JULIE, *l'interrompant.*

Enfin, pour t'achever un récit qui m'ennuie,
J'arrivai dans Venise, où voulant librement
Songer pour mon retour à mon embarquement,
Je crus sous cet habit être plus assurée.
Une bague de prix, qui m'étoit demeurée,

Servit à ce dessein. Je cherchois chaque jour
Quelque commodité pour hâter mon retour,
Lorsque, par un bonheur, qui m'a cent fois surprise,
Je vis un jour le Duc sur le Port de Venise,
Qui, comme font par-tout les gens de qualité,
Voyageoit seulement par curiosité.
Je crois t'avoir appris que le Duc de Médine
Est Seigneur où mes maux ont pris leur origine,
Et qu'avant mon départ je l'avois vu souvent:
Ainsi je le connus assez facilement;
Et, comme entre étrangers librement on s'assemble,
Je lui fais compliment, et nous parlons ensemble.
Il me demanda fort d'où j'étois, et je pris
Le nom de Frédéric, et lui dis mon Pays.
Le Duc me témoigna bien du plaisir d'apprendre
Que j'étois son Sujet, et me pria d'attendre;
Même, en nous séparant, il me fit protester
Qu'avant la fin du jour j'irois le visiter.
Je le vis plusieurs fois. Il prit, de cette sorte,
Pour moi, sans me connoître, une amitié si forte
Que ne pouvant quasi se passer de me voir,
Il me dit à la fin qu'il me vouloit avoir.
De sa civilité me trouvant fort surprise,
Je dis que j'étois prêt à partir de Venise,
Pour aller en Espagne. Il me jura cent fois
Qu'il seroit de retour, au plus tard, dans six mois;
Qu'il vouloit visiter Naples, Rome et Florence;
Qu'après pour son retour, il feroit diligence.
Sa priere, et l'espoir de m'en faire un appui,
Lorsque je me verrois de retour avec lui,

Pour savoir le dessein de mon époux volage,
Me firent consentir à faire ce voyage,
Que je n'aurois par fait, si le Duc dans ce tems
M'eût dit qu'à son voyage il eût été trois ans.

OCTAVE.

Votre retour est doux, par l'espoir qu'il vous donne.
Votre époux vous a vue; et ce qui m'en étonne
Est qu'il ne vous ait point reconnue.

JULIE.

Eh! comment
Me reconnoîtroit-il sous ce déguisement?
Depuis plus de trois ans il croit que je suis morte,
Et mon teint a depuis bruni de telle sorte,
Du hâle et du chagrin que mon sort me causoit,
Qu'il faudroit s'étonner s'il me reconnoissoit.

OCTAVE.

Je crains que vous n'ayiez brouillé sa fantaisie,
Et qu'il n'ait pris de vous un peu de jalousie,
Vous voyant si souvent chez Constance.

JULIE.

Entre nous,
J'ai fait ce que j'ai pu pour le rendre jaloux.
J'affecte, dès que j'entre, en faisant l'idolâtre,
Tout ce qu'a d'enjoué l'amour le plus folâtre,
Les discours, les transports des plus passionnés,
De parler à l'oreille, et de lui rire au nez.
En voyant son dépit, mon chagrin se dissipe,
Je fais le goguenard, je ris, je m'émancipe;
Après je fais le beau, le jeune homme, le fat.
Constance ne hait pas qu'on vante son éclat.

A son humeur ainsi la mienne s'accommode,
Je cajole à propos, je badine, à la mode;
Je lui serre les doigts, je lui baise la main:
Je vante la blancheur de son bras, de son sein,
Son embonpoint, sa taille et sa beauté parfaite;
Je fais le doucereux, et m'épuise en fleurette,
Et, fais mille façons qu'on ne peut exprimer,
Pour le faire enrager, et pour m'en faire aimer.

OCTAVE.

Quel est donc votre but?

JULIE.

C'est d'engager Constance.
Mon traître à son hymen bornant son espérance,
Voudroit de ce dessein précipiter l'effet;
Mais je sais qu'elle m'aime, autant qu'elle le hait.

OCTAVE.

Mais n'aime-t-elle point D. Lope?

JULIE.

Tout de même.
Il s'en flatte, en secret, et croit fort qu'elle l'aime
Mais quoique chaque jour il lui rende des soins,
Constance assurément ne m'en aime pas moins.

## SCENE IV.

BERNADILLE, JULIE, OCTAVE.

BERNADILLE, *à part, sans voir Julie.*

Allons voir si Constance est enfin résolue....
( *Appercevant Julie.* )
Quoi ! toujours cet objet me choquera la vue ?

OCTAVE, *à Julie.*

Bernadille revient.

JULIE, *à Bernadille.*

Peut-on savoir, Monsieur,
Comment vous vous portez aujourd'hui ?

BERNADILLE.

Trop d'honneur!
( *A part.* )
Je me porte fort bien.... Ah ! le sot personnage !
Morbleu !

JULIE.

Les amoureux ont toujours bon visage :
Aussi, pour en parler avec sincérité,
Quiconque se marie, a besoin de santé.

BERNADILLE.

Comme d'autres.

JULIE.

Bien plus ; car je me persuade
Que la douleur de l'un, voyant l'autre malade,

Mêle trop d'amertume à des momens si doux.
Qu'en dites-vous, Monsieur ?

BERNADILLE.

Je m'en rapporte à vous.

JULIE.

Que j'aurai de plaisir à vous voir une femme,
De qui l'amour réponde à l'ardeur de votre ame,
Et dans qui vous trouviez des vertus, des appas!
Ah ! je voudrois déja la voir entre vos bras.
Pour cet heureux moment je meurs d'impatience!

BERNADILLE.

Vous n'en serez pourtant gueres mieux, que je pense?

JULIE.

Peut-être.

BERNADILLE.

Peut-être ?

JULIE.

Oui, j'en prétends être mieux.

BERNADILLE.

En quoi donc, s'il vous plaît?

JULIE.

Vous êtes curieux?
Je prétends partager, si l'hymen vous assemble,
La joie, et les douceurs que vous aurez ensemble;
Et qu'enfin, par l'effet d'un transport d'amitié,
Mon cœur de vos plaisirs ressente la moitié.
Oui, je prétends enfin que votre femme m'aime,
Et qu'elle soit autant à moi comme à vous-même,
Savoir tous vos secrets et tous vos entretiens,
Confondre mes soupirs sans cesse avec les siens,

Et, fussiez-vous toujours près d'elle en sentinelle,
Passer, quand je voudrai, quelques nuits avec elle.
Je prétends que mes soins, par les siens secondés....

BERNADILLE, *l'interrompant.*

Alte-là, je vois bien ce que vous prétendez.
Vous vous expliquez bien, Monsieur ; et la maniere
En est intelligible, et même familiere.
Enfin vous prétendez, quand j'aurai ma moitié,
L'aimer ?... Bon !... Que pour vous elle ait de l'amitié?

JULIE.

Sans doute.

BERNADILLE.

Que son cœur, flattant votre tendresse,
Ne s'effarouche pas pour un peu de foiblesse ?
Et, sans mettre vos feux, ni les siens au hasard,
Que de tous nos plaisirs vous aurez votre part ?

JULIE.

Oui.

BERNADILLE.

Sans en excepter ceux... Là, ceux que ma flamme...

JULIE.

Comment ceux?

BERNADILLE.

Ceux enfin qui la feront ma femme?

JULIE.

Sans réserve, et je veux que de semblables nœuds....

BERNADILLE, *l'interrompant.*

Enfin, que nous n'ayions qu'une femme à nous deux?

JULIE.

Justement.

BERNADILLE, *ironiquement.*
Il faudra ménager notre absence ?

JULIE.
Non, je veux que ce soit même en votre présence,
Et vous le souffrirez, sans en dire un seul mot.

BERNADILLE.
Je ne croyois donc pas être encore si sot !
Vous seriez, vous flattant d'un espoir si frivole,
Assez fat, puisqu'il faut qu'enfin je vous cajole,
Pour croire qu'à mes yeux vous puissiez ménager
Une bisque amoureuse, et l'heure du Berger ?
Qu'aux soins de votre amour mon humeur s'accommode ?
Et qu'enfin devenant pour vous mari commode,
Je partage avec vous mon lit, de tems en tems ?
Hein ?

JULIE, *en riant.*
Hé.

BERNADILLE.
Quoi ?

JULIE.
Franchement, c'est à quoi je m'attends,
Pourquoi dissimuler ?

BERNADILLE.
C'est parler sans peut-être.
Savez-vous que chez moi j'ai plus d'une fenêtre ;
Et, si vous prétendez y venir coquetter,
Que vous y pourriez bien apprendre à dessauter ?
Et que vous commencez à m'échauffer la bile ?

JULIE.

Ce que vous demandez est donc fort inutile,
Et, c'est de mes desseins vous informer en vain;
Car vous vous mariez ?

BERNADILLE.

Pas plutôt que demain.

JULIE.

Constance est bien heureuse, et le Ciel lui fait grace !
Ah ! que j'aurois de joie à remplir cette place !
De posséder en vous le cœur, et l'amitié
D'un homme ...

BERNADILLE, *l'interrompant.*

Brisons-là ; c'est trop de la moitié.
Mon entretien a peu de quoi vous satisfaire:
Lorsque l'on se marie on n'est pas sans affaire.
J'ai dessus mon hymen des ordres à donner,
Des articles à faire, un contrat à signer,
Une maîtresse à voir, qui brûle d'être nôtre,
Des parens à prier, tant d'un côté que d'autre,
Et vous n'avez plus rien à me faire savoir;
C'est pourquoi je vous dis, serviteur, et bon soir.

( *Il s'en va.* )

## SCENE V.

JULIE, OCTAVE.

OCTAVE.

Il va se marier, et la chose vous touche:
Cette nouvelle doit vous faire ouvrir la bouche....
Vous y rêvez en vain, il faut vous découvrir.

JULIE.

Oui; mais je dois songer à ne le pas aigrir,
Et ménager l'ardeur et l'esprit de ce traître,
Pour ne pas m'exposer, en me faisant connoître....
Je vais m'y préparer, et songer aux moyens
De conserver mes jours, sans hasarder les siens.

*Fin du premier Acte.*

# ACTE II.

## SCENE PREMIERE.

BERNADILLE, GUSMAN.

BERNADILLE.

AH! que je viens d'apprendre une heureuse nouvelle!
Que j'en conçois d'espoir!

GUSMAN.

Tant mieux..... Mais quelle est-elle?
Peut-on la demander, et l'apprendre?

BERNADILLE.

En deux mots,
J'ai trouvé le secret de me mettre en repos,
De voir d'un heureux sort ma disgrace suivie,
Et mettre en sûreté mon honneur, et ma vie....
( *Montrant sa tête.* )
Mais cela part de là. Quand on a de l'esprit
On vient à bout de tout.

GUSMAN.

Aurez-vous bientôt dit?
Et saurons-nous enfin....

BERNADILLE,

BERNADILLE, *l'interrompant.*

Tu sais bien que Mizante
Étoit ici Prévôt ?

GUSMAN.

Oui.

BERNADILLE.

Sa Charge est vacante.

GUSMAN.

Comment ! seroit-il mort ?

BERNADILLE.

Non ; mais enfin le Roi,
Par le moyen du Duc, lui donne un autre emploi.

GUSMAN.

Et que vous fait cela ? Faites-moi donc entendre
Quelle part vous prenez....

BERNADILLE, *l'interrompant.*

Tu ne saurois comprendre
Quel espoir j'en conçois ?

GUSMAN.

Non. Qu'en espérez-vous ?

BERNADILLE.

Je la veux demander.

GUSMAN.

Vous ?

BERNADILLE.

Oui.

GUSMAN.

Pour qui ?

BERNADILLE.

Pour nous.

GUSMAN.

Vous, Prévôt ?

BERNADILLE.

Et je veux avec ce privilége....

GUSMAN, *l'interrompant.*

Est-ce dans un Moulin que l'on tiendra le Siége?

BERNADILLE.

Maraut! de tems en tems vous vous émancipez!

GUSMAN.

Mais dedans ce projet, Monsieur, vous vous trompez,
Il faut savoir beaucoup.

BERNADILLE.

Nos ducats, que je pense,
Suppléront au défaut de notre insuffisance.

GUSMAN.

Cela ne se vend point. Vous savez qu'aujourd'hui
C'est le Duc qui la donne, elle dépend de lui;
Que le mérite seul...

BERNADILLE, *l'interrompant.*

Ta raison n'est pas forte:
Le mérite est un sot, si l'argent ne l'escorte.
Vouloir sans intérêt faire agir la faveur,
C'est savoir mal son monde, et risquer son bonheur;
Mais avec ce secours, pour peu qu'on sollicite,
L'argent passe, morbleu! sur le ventre au mérite.
Outre, sans vanité, que l'on rencontre en moi
Tout ce qu'il faut avoir pour faire un tel emploi,
J'aime fort peu le sang; et, pourvu qu'on me donne,
Je ne pourrai jamais faire pendre personne.
Cinquante faussetés ne me coûteront rien

Pour servir mes amis, si l'on en use bien.
Je sais tenir long-tems un Procès dans sa source,
Et juridiquement pressurer un bourse.
Je sais lire par-tout, belle écriture ou non,
Et bien ou mal enfin, je sais signer mon nom.
Pour mon visage, il a, sans paroître farouche,
Quelque chose de grand.

GUSMAN.

Oui, Monsieur, c'est la bouche.
Etre fort âpre au gain, et gueres scrupuleux,!
Et Juge, est un secret pour n'être jamais gueux;
Et vous avez raison de voir si la Fortune....

BERNADILLE, *l'interrompant.*

Dit que j'ai des raisons. Je n'en ai pas pour une.
Quelqu'un pouvant savoir, ou, du moins, se douter
De la mort de ma femme, on peut m'inquiéter.
Tout se sait, tôt ou tard; mais quand je serai Juge,
Ma Charge et mon pouvoir deviendront mon refuge.
Je la veux donc briguer, et l'emporter d'assaut,
Dûssai-je l'acheter dix fois ce qu'elle vaut.
Frédéric peut beaucoup près du Duc de Médine;
Pour me la procurer c'est lui que je destine.
C'est un aventurier, quoiqu'il soit mon rival,
A qui deux cents ducats ne siéront pas trop mal.

GUSMAN.

Sans intérêt, Monsieur, il vous rendra service.

BERNADILLE.

Je crois bien qu'il pourroit me rendre cet office;
Mais le drôle, peut-être, en me rendant content,
Prétendroit me servir, à la charge d'autant;

Et c'est dont je lui veux supprimer l'espérance.
Tant tenu, tant payé.

GUSMAN.

Le voici qui s'avance.

# SCENE II.

JULIE, BERNADILLE, GUSMAN.

BERNADILLE, *à part.*

Qu'il est rêveur !.. N'importe, il le faut approcher.
( *A Julie.* )
Je vous trouve à propos, et j'allois vous chercher.

JULIE, *à part, se promenant et rêvant, sans l'entendre.*
Faut-il me découvrir, sans savoir la maniere....

BERNADILLE, *l'interrompant.*
Monsieur, j'allois chez vous, vous faire une priere.

JULIE, *à part, sans l'entendre.*
Que le sort m'est contraire, et qu'un pareil malheur....

BERNADILLE, *l'interrompant.*
J'allois vous demander une grace.

JULIE, *l'appercevant.*

Ah ! Monsieur !
Pour vous prouver mes soins, tout me sera facile.
Que mon bonheur est grand, si je vous suis utile !
L'honneur de vous servir sera pour moi si doux
Que jamais....

BERNADILLE, *l'interrompant.*
Franchement, j'ai fait grand fonds sur vous.

JULIE.
Ah ! si j'ose, à mon tour, vous faire une priere,
C'est d'en user toujours de la même maniere....
Mais sachons quel motif vous amene vers moi?

BERNADILLE.
Je veux solliciter près du Duc un emploi.

JULIE.
Quel ?

BERNADILLE.
Celui de Prévôt. Auprès de sa personne
Nous savons quel crédit votre vertu vous donne ;
Et si vous en parlez, nous n'avons pas douté....

JULIE, *l'interrompant.*
Oui, j'y puis quelque chose, et j'en suis écouté;
Et je ne pense pas que le Duc me refuse.

BERNADILLE.
Au reste, nous savons un peu comme on en use,
Et, pour remercier plus agréablement,
Mettre deux cents ducats au bout d'un compliment.
C'est de quoi je prétends, sans que rien m'en dispense,
Assaisonner vos soins et ma reconnoissance.

JULIE.
Non, je ne veux de vous rien que de l'amitié;
Si vous m'en promettez, je me tiens trop payé.
Votre bien est pour vous une foible ressource :
J'en veux à votre cœur, non pas à votre bourse.
Pourvu que vous m'aimiez je serai trop content !

BERNADILLE, *bas, à Gusman.*

Ne te l'ai-je pas dit? à la charge d'autant!...

(*A Julie.*)

Un service pareil veut une récompense.

JULIE.

De grace! finissez un discours qui m'offense.
Vous pourrai-je compter au rang de mes amis?
Répondez.

BERNADILLE.

Quant à moi, je vous suis tout acquis.

JULIE.

Que je me tiens heureux, après un tel service,
S'il faut que, pour jamais, l'amitié nous unisse!
Mon cœur, sur votre aveu, se flatte de cela,
Vous me la promettez?

BERNADILLE.

Tout ce qu'il vous plaira.

JULIE.

Allez, de mon crédit vous pouvez tout attendre.
De ce pas, près du Duc je vais pour vous me rendre.
Je ferai mes efforts pour vous voir satisfait.

BERNADILLE.

Et nous saurons tantôt ce que vous aurez fait.

(*Il s'en va, avec Gusman.*)

## SCENE III.

JULIE, *seule.*

Son dessein m'offre assez de quoi me satisfaire,
Et la faveur du Duc me sera nécessaire.
Je passerai le jour fort agréablement,
Si je ne fais agir mon crédit vainement....
Mais Constance paroît. Touchant mon infidele,
Je me veux un moment égayer avec elle.
Je songe à l'engager.

## SCENE IV.

CONSTANCE, BÉATRIX, JULIE.

CONSTANCE, *à Julie.*

Vous devez être instruit
A quelle extrémité mon malheur me réduit;
Et vous devez savoir à quel point j'appréhende
L'époux à qui l'hymen veut que mon cœur se rende.
Avecque tant d'amour, verrez-vous sans douleur
Que mon devoir vous ôte et ma main et mon cœur?

JULIE.

Non; que sur ce sujet votre esprit se rassure:
J'y prends trop d'intérêt pour le laisser conclure.

CONSTANCE.

Ne me déguisez rien ; pouvez-vous espérer....

JULIE, *l'interrompant.*

Vous faut-il des sermens pour vous en assurer?
Puissai je, pour souffrir une gêne éternelle,
Eprouver à vos yeux la mort la plus cruelle ;
Que la foudre du Ciel m'écrase à vos genoux,
Si tant que je vivrai vous l'avez pour époux.
Après cela, Madame, êtes-vous satisfaite?

CONSTANCE.

Je dois beaucoup aux soins d'une ardeur si parfaite.

JULIE.

Non que je le méprise : il est riche, et je croi
Que sans doute il seroit mieux votre fait que moi ;
Mais puis qu'à cet hymen votre cœur est contraire,
Pour vous en garantir, je sais ce qu'il faut faire.

CONSTANCE.

Ah! vous ne sauriez mieux me prouver votre foi.

JULIE.

En travaillant pour vous, je travaille pour moi ;
Je mourrois de douleur si vous étiez sa femme!

CONSTANCE.

Et peut-être sans vous, cet hymen....

JULIE, *l'interrompant.*

Quoi! Madame,
Si le Ciel eût plus tard conduit ici mes pas,
Bernadille eût été maître de tant d'appas,
De ce cœur, de ces lys? Ah! cette seule idée
Rend d'un courroux si grand mon ame possédée

Que, n'ayant contre lui plus rien à ménager,
J'aurois assurément mis sa vie en danger!

CONSTANCE.

Que j'aime ce courroux, Frédéric! Que votre ame,
Par ce jaloux transport, marque bien votre flamme!
De vos feux, il est vrai, l'aveu me semble doux;
Mais on trouve si peu d'hommes faits comme vous
Que quel que soit l'effet d'une flamme si prompte,
Un vainqueur comme vous ne me fait point de honte.
Il est si mal-aisé. ..

JULIE, *l'interrompant.*

Sans vanité, je croi
Que l'on trouve fort peu d'hommes faits comme moi.
Mais un défaut, pour vous de très-mauvais présage,
Fait que je n'ai pas lieu d'en tirer avantage.
Malgré tout le bonheur qui semble m'accabler,
Je doute que pas un voulût me ressembler.
Ainsi, pour bien régler mes transports sur les vôtres,
Je n'en vaudrois que mieux d'être comme les autres.

CONSTANCE.

Vous êtes trop modeste, et ce discours sied mal
A ceux dont le bonheur au mérite est égal.
A vous voir si bien fait, aisément on devine....

JULIE, *l'interrompant.*

Il ne faut pas toujours se régler sur la mine!

CONSTANCE.

Votre esprit et votre air font que l'on se résout....

JULIE, *l'interrompant.*

J'ai de l'extérieur, Madame; mais c'est tout.
Je doute que cela puisse vous satisfaire.

CONSTANCE.

On est assez parfait quand on a de quoi plaire.

JULIE.

Quoi ! vous pourrez m'aimer, étant ce que je suis?

CONSTANCE.

Pouvez-vous en douter, après ce que je dis?

JULIE, *l'embrassant.*

Souffrez qu'après l'espoir où cet aveu m'engage,
Je vous donne ma main, et ce baiser pour gage.

CONSTANCE.

Ah ! ne m'offensez pas, Frédéric, et sachez...

JULIE, *l'interrompant.*

Eh ! quoi, pour un baiser vous vous effarouchez;
Je veux pourtant régler mes desirs sur les vôtres,
Et vous accoutumer à m'en souffrir bien d'autres.
Oui, je prétends vous voir, avant la fin du jour,
Dans mes embrassemens éteindre votre amour.

CONSTANCE, *à part.*

( *A Julie.* )

Je crois qu'il perd l'esprit.... Frédéric, si votre ame
Prétend que mon aveu m'engage....

JULIE, *l'interrompant.*

Non, Madame,
Quelque espoir dont pour vous mon cœur se soit flatté,
Avec moi votre honneur est fort en sûreté.
Le Ciel à mes desseins, comme à vos vœux contraire,
Ne m'a pas sur ce point permis de vous déplaire;
Et la nature enfin, malgré ces mouvemens,
A donné fort bon ordre à mes emportemens.

CONSTANCE.

Aussi par le respect, et par la retenue,
La flamme d'un amant est toujours mieux connue.
Sans ces petits transports, que je n'approuve point,
Vous seriez à mes yeux aimable au dernier point;
Je chérirois vos soins : votre entretien, vos plaintes,
Porteroient à mon cœur de sensibles atteintes;
Mais enfin ce défaut excite mon courroux.
Ainsi, jusqu'à présent, je puis dire de vous
Que, pour vous faire aimer, il vous manque une chose.

JULIE.

Cela peut être vrai; mais je n'en suis pas cause.
Je le sais mieux que vous, et cependant il faut....

CONSTANCE, *l'interrompant.*

Lorsque l'on reconnoît en soi quelque défaut,
Il faut s'en corriger, et que notre amour cede.

JULIE.

Il est vrai; mais le mien est un mal sans remede,
Et, pour l'amour de vous, j'en suis au désespoir!...
Mais enfin le plaisir que je prends à vous voir
Me fait presque oublier que dans cette journée
Je dois vous affranchir d'un fâcheux hyménée.
Je vais m'y préparer.

CONSTANCE.

Souvenez-vous, du moins,
Que mon repos dépend du succès de vos soins;
Et que si vous m'aimez....

JULIE, *l'interrompant.*

Ah! vous aurez, Madame,

Avant la fin du jour, des preuves de ma flamme;
Et je prétends enfin que l'hymen, dès demain,
Réunisse à jamais ce cœur et cette main.
( *Elle s'en va.* )

---

## SCENE V.

CONSTANCE, BÉATRIX.

CONSTANCE.

Hélas ! qu'un tel espoir me rassure et me flatte !
Et s'il faut aujourd'hui que son amour éclate,
Qu'il rompe cet hymen....

BÉATRIX, *l'interrompant.*

Quoi donc! ce marmouzet,
Avec son beau langage, et son ton de fausset,
Avec son poil blondin, transplanté sur sa tête,
Vous plairoit pour époux, et vous seriez si bête
Que de le préférer à D. Lope?

CONSTANCE.

Entre nous,
Frédéric, tel qu'il est, me plairoit pour époux.

BÉATRIX.

Ce qu'il a de meilleur je crois que c'est la langue;
Mais le méchant régal enfin qu'une harangue!
Madame, franchement, ce n'est pas votre fait;
Et vous courez hasard, outre qu'il est mal fait,
Quoiqu'il soit grand causeur, et fort sur la fleurette,
D'en

D'en être mal, vous dis je, et très-mal satisfaite.
Je vous dis nettement ce que j'ai sur le cœur :
Il ressemble à ces gens qui nous portent malheur ;
Il a le menton chauve.

CONSTANCE.

Hé bien, qu'en veux-tu dire ?

BÉATRIX.

Que D. Lope vaut mieux.

CONSTANCE.

Béatrix aime à rire....
Mais Frédéric, en tout, me semble sans égal.

BÉATRIX.

Mais D. Lope, Madame, est galant, libéral.
Quoiqu'il soit un peu brusque, il a de la naissance,
Et vous fut cher.

CONSTANCE.

Tais-toi.... Le voici qui s'avance.
Son courroux contre moi va d'abord éclater.
Il sait qu'on me marie, et je veux l'éviter.

BÉATRIX.

Mais vous ne vous sauriez dispenser de l'entendre.

## SCENE VI.

D. LOPE, CONSTANCE, BÉATRIX.

D. LOPE, *à Constance.*

Madame, si j'en crois ce que je viens d'apprendre,
Je vous perds, et demain l'on vous donne un époux.
Bernadille a-t-il pu vous obtenir de vous?
Ce cœur, qui fut pour moi jusqu'à présent sensible,
A-t-il trouvé pour lui le changement possible?
Recevrez-vous sa main sans faire aucun effort,
Pour adoucir le coup qui doit causer ma mort?
Faut-il, sans murmurer, que ce cœur me trahisse?

CONSTANCE.

D. Lope, on me l'ordonne: il faut que j'obéisse.
Ma mere en sa faveur dispose de ma foi.
Si mon cœur fut à vous, ma main n'est pas à moi;
Je dois par son aveu....

D. LOPE, *l'interrompant.*

Dites plutôt, Madame,
Que l'éclat de son bien a su toucher votre ame;
Qu'au défaut de l'amour, qui vous est odieux,
L'argent, pour un brutal, vous fait ouvrir les yeux;
Que mon ame, pour vous trop facile à surprendre,
Du piége où j'ai donné, devoit mieux se défendre,
Et que le désespoir d'un cœur comme le mien....

CONSTANCE, *l'interrompant.*

Ces transports de courroux n'aboutissent à rien.

Il faut, à nos plaisirs quand le malheur succede,
Se payer de raison, quand il est sans remede.
Faites ce que pour vous j'ai fait jusques ici.
Vous m'aimiez, disiez-vous; je vous aimois aussi.
Vos yeux qui me cherchoient, avec un soin extrême,
M'ont vue avec plaisir: je vous ai vu de même.
Mon cœur d'un vain espoir ayant su se flatter,
Dans ses empressemens a su vous imiter;
Et préférant enfin votre ardeur à toute autre,
Mon cœur, jusqu'à présent, s'est réglé sur le vôtre.
Puisqu'enfin à changer mon ame se résout,
Changez, à mon exemple, et m'imitez en tout.
Si pour un riche époux je vous suis infidelle,
Prenez une maîtresse et plus riche et plus belle;
Cherchez, à mon exemple, à vous mieux engager,
Et profitons tous deux du plaisir de changer.

D. LOPE.

Il faudroit le pouvoir, ingrate! et ne pas être
Esclave d'une amour que vous avez fait naître.
Quoi! le plus grand effort que vous fassiez pour nous
Est de me conseiller de changer comme vous?
L'intérêt vous aveugle, et votre cœur se jette
Dans les bras du premier qui s'offre, et qui l'achete!
Je vois trop qu'un objet sans amour et sans foi
Méritoit peu les soins d'un homme comme moi.

CONSTANCE.

Il falloit moins l'aimer, et ne pas y prétendre.

D. LOPE.

Ah! je ne savois pas que ce cœur fût à vendre....
Mais l'amour et le tems puniront ces mépris,

Et vengeront l'ardeur dont le mien est épris.
J'en conçois de la joie, et votre hymen m'en donne,
Songeant pour quel époux votre cœur m'abandonne.
Oui, ce cœur méprisé ne désespere pas
Que vous ne regretiez ma perte entre ses bras,
Et que le désespoir de vous voir sa captive....

CONSTANCE, *l'interrompant.*

Adieu; je vous croirai, si tout cela m'arrive.

*( Elle s'en va. )*

## SCENE VII.

D. LOPE, BÉATRIX.

D. LOPE.

Dieux! quelle indifférence! Ah! Béatrix!

BÉATRIX.

Hé bien?

D. LOPE.

Épouser Bernadille!

BÉATRIX.

Elle n'en fera rien.

D. LOPE.

Et tu vois cependant comme elle s'y dispose?
Dis-moi de son secret si tu sais quelque chose?

BÉATRIX.

Cela m'est défendu.

D. LOPE.

Eh! de grace, apprends-moi
Ce qui peut l'obliger à me manquer de foi?
Comment à cet hymen s'est-elle résolue?
Quel charme et quel appas, ont ébloui sa vue?

BÉATRIX.

Mais vous me promettez de la discrétion?

D. LOPE.

Je n'en manquai jamais.... Voici ma caution....

(*Il tire sa bourse et lui présente quatre louis.*)

Prends ces quatre louis.

BÉATRIX, *hésitant à prendre l'argent.*

Monsieur....

D. LOPE.

Prends-les, te dis-je.

BÉATRIX, *hésitant encore.*

Mais, Monsieur....

D. LOPE.

Prends, je sais connoître qui m'oblige:
Ne me fais point languir, apprends-moi ce que c'est.

BÉATRIX, *prenant l'argent.*

Vous saurez.. (je vous sers au moins sans intérêt)
Qu'elle aime Frédéric.

D. LOPE.

Elle l'aime! Ah! l'ingrate!
L'aime-t-il?

BÉATRIX.

Il le dit; et, de plus, il la flatte
De rompre son hymen, et d'être son époux;
Et c'est pourquoi Constance est si fiere pour vous.

D. LOPE.

Qui l'eût jamais pensé qu'une ame si volage....

BÉATRIX, *l'interrompant.*

Adieu, je n'oserois demeurer davantage ;
Et si je ne la suis, elle se doutera ...

D. LOPE, *l'interrompant.*

Au moins....

BÉATRIX, *l'interrompant aussi.*

Vous saurez tout ce qui se passera.

D. LOPE.

Ma flamme, en ta faveur, sera reconnoissante,
Et je prétends....

BÉATRIX.

Monsieur, je suis votre servante.

( *Elle s'en va.* )

## SCENE VIII.

D. LOPE, *seul.*

L'AMOUR de Frédéric l'emporte sur le mien !
Il prétend l'épouser !.... Je l'empêcherai bien.
Quelque aimable à ses yeux que ce rival puisse être,
Ce n'est que par ma mort qu'il peut s'en rendre maître...
Cherchons-le ; et s'il nous fait soupirer vainement,
Faisons-lui voir où va notre ressentiment !

*Fin du second Acte.*

# ACTE III.

## SCENE PREMIERE.

CONSTANCE, BÉATRIX.

BÉATRIX.

MAUDIT soit mille fois, autant homme que femme,
Quiconque, comme vous, a de l'amour dans l'ame!

CONSTANCE.

Qui t'oblige à pester ainsi contre l'amour?

BÉATRIX.

Vous me faites jaser avec vous nuit et jour,
A peine de dormir ai-je quelque espérance,
Que pour m'en empêcher votre plainte commence;
Vous avez de l'amour; et ce cœur gros d'espoir
Fait dépense en soupirs, du matin jusqu'au soir.
L'hymen qu'on vous propose est pour vous un supplice;
Et moi, qui n'en puis mais, il faut que j'en pâtisse!

CONSTANCE.

Puisque je t'ai tant dit que la crainte et l'amour,
Sur l'hymen que je crains, m'agitent, tour-à-tour,
Te faut-il étonner si tu les vois paroître?
Plutôt que de mon cœur Bernadille soit maître,

Le transport d'un amour, caché jusques ici,
Éclatera....

BÉATRIX, *l'interrompant.*

Tout doux, Madame, le voici....
Rengaînez.... Il vous faut jouer un autre rôle.

## SCENE II.

BERNADILLE, CONSTANCE, BÉATRIX.

BERNADILLE, *à part, sans voir Constance.*

Voyons si Frédéric est homme de parole....
( *Appercevant Constance.* )
Mais j'apperçois Constance : il la faut approcher....
( *A Constance.* )
Je ne savois que faire, et j'allois vous chercher.
Bon jour.

BÉATRIX, *à part.*

Fort bien !

BERNADILLE, *à Constance.*

Enfin, vous voyez Bernadille,
Avec qui vous perdrez la qualité de fille.
Avant que le soleil soit demain occupé,
Nous nous verrons de près, où je suis bien trompé !
Je crois qu'un tel discours ne sauroit vous déplaire ?
Mes ordres sont donnés pour tout ce qu'il faut faire.

CONSTANCE.

Quels habits vous fait-on ? Il faut qu'un homme veuf....

BERNADILLE, *l'interrompant.*

A quoi bon des habits ? le mien est presque neuf.

CONSTANCE.

Il n'est pas à la mode.

BERNADILLE.

Il n'est mode qui tienne !

CONSTANCE.

Mais la mode voudroit....

BERNADILLE, *l'interrompant.*

Mais il est à la mienne.
Je ne suis pas d'avis, n'étant pas Courtisan,
De mettre sur mon dos mon revenu d'un an,
Ni que vous prétendiez, ayant plus d'une robe,
Des sottises du tems, faire une garde-robe.

CONSTANCE.

Il suffit.... Mais, du moins, il vous faut des rabats.
De quoi vous les fait-on ?

BERNADILLE.

Pourquoi ? n'en ai-je pas ?
J'en ai deux tout pareils; et ce seroit, je pense,
Fort inutilement faire de la dépense.

( *Lui montrant son rabat.* )

Regardez ce patron.

CONSTANCE.

Il est fort ancien !

BERNADILLE.

Tout le point que l'on fait à présent ne vaut rien.
Cela vaut mieux cent fois.

CONSTANCE.

Je le crois.

BERNADILLE.

Je vous jure
Que depuis quatorze ans ce rabat-là me dure.

CONSTANCE.

Pourquoi cette calotte ? On est mille fois mieux,
( Outre que vous devez avoir froid sans cheveux )
Avec une perruque.

BERNADILLE.

Est-il une perruque
Qui pût si chaudement entretenir ma nuque ?
Voyez si sur ce point je dois être content ?
Cela tient bien plus chaud, et ne coûte pas tant.
Chacun, dedans ce tems, à son gré s'accommode :
On ne voit que les fous esclaves de la mode ;
Et j'aime mieux me voir, revenu de ces soins,
Dix pistoles de plus, deux perruques de moins.
Il faut pour le besoin avoir quelque ressource :
Ce qui sied bien au corps, sied très-mal à la bourse ;
Et je ne veux enfin rien avoir d'affecté,
Qu'un habit bien commode, et de la propreté.

CONSTANCE.

C'est assez.... Fera-t-on le festin chez ma mere ?
Avez-vous donné l'ordre ?

BERNADILLE.

Un festin ? Pourquoi faire ?
Ceux qui le mangeroient me prendroient pour un fat :
Je souperai chez vous, et porterai mon plat,
Sans façon. C'est agir prudemment, ce me semble ;
Puis nous irons chez moi coucher tous deux ensemble.

CONSTANCE.

Quel est cet ordre donc que vous avez donné ?

BERNADILLE.

Que mon lit soit bien fait, et qu'il soit bassiné....
Vous riez, et m'allez encor citer la mode ?
A ce que je puis voir, vous daubez ma méthode.
Parce qu'il est des fous dont le prodigue amour
Leur fait d'un sot éclat solemniser ce jour,
De qui la vanité, pour leur bourse cruelle,
Les charge de rubans, de points et de dentelle ;
Qui croiroient ce jour-là n'être pas mariés,
S'ils n'étoient neufs depuis la tête jusqu'aux pieds ;
Qui ne refusent rien aux soins qui les transportent,
Et qui se font, de loin, montrer tout ce qu'ils portent.
Quoi ! parce que des sots se piquent, quoique mal,
Du pompeux appareil d'un cadeau nuptial,
Il faut faire comme eux ; et quand on se marie,
Ce n'est donc pas assez de faire une folie ?
La raison sur ce point ne doit pas s'écouter ?
Il faut suivre leur piste ; et, pour les imiter,
Dépensant tout d'un coup ce que l'on a de rente,
Se donner en un jour du chagrin pour cinquante ?
Et tenant table ouverte enfin à tous venans,
Passer, pour un bon jour, six mois de mauvais tems ?
Je pourrois concevoir une pareille envie !
Je demeurerois veuf plutôt toute ma vie !
Je vous le dis, tout net, cet article est réglé :
Ce n'est pas mon avis ; qu'il n'en soit plus parlé.

CONSTANCE.

Vous vous fâchez à tort ; vous en êtes le maître.

Je souscris à tout ... Mais je vois quelqu'un paroître.....
C'est Frédéric.... Adieu, de peur de vous troubler....

BERNADILLE, *l'interrompant.*

C'est bien fait, aussi bien je voulois lui parler.
( *Constance et Béatrix s'en vont.* )

## SCENE III.

JULIE, OCTAVE, BERNADILLE.

JULIE, *à Bernadille.*

Je viens de voir le Duc.

BERNADILLE.

Ah! faveur sans seconde!
Qu'avez-vous fait?

JULIE.

Il m'a reçu le mieux du monde!

BERNADILLE.

Je m'en suis bien douté. Cela va bien pour nous.

JULIE.

J'ai fait ma cour un tems, puis j'ai parlé de vous,
Et demandé la charge où votre cœur aspire;
Et j'ai dit tout le bien de vous qu'on en peut dire.

BERNADILLE.

Que ne vous dois-je point?

JULIE.

Que vous étiez savant,
Désintéressé,

Désintéressé, franc, scrupuleux, clairvoyant,
Estimé dans ces lieux, severe, incorruptible.

BERNADILLE.

Ah! point du tout.

JULIE.

Enfin, j'ai fait tout mon possible.

BERNADILLE.

Je vous dois trop!... Hé bien?

JULIE.

Il a très-bien goûté
Ce que je lui disois de votre probité,
Et dit ces mêmes mots. « Je connois Bernadille,
» J'estime sa personne et connois sa famille. »

BERNADILLE.

Mais venons au sujet dont on l'entretenoit.
Qu'a-t-il dit sur la charge? Hein?

JULIE.

Qu'il me la donnoit.

BERNADILLE.

J'embrasse vos genoux! Bernadille, je jure!
Ne se dira jamais que votre créature.

JULIE.

Mais le Duc, cependant, en cette occasion,
A mis, me la donnant, une condition,
Qui pour votre intérêt me donne peu de joie.

BERNADILLE.

Je vous entends, le Duc a besoin de monnoie?

JULIE.

Non, non, il n'en veut rien.

BERNADILLE.

Daignez donc achever.
Quelle condition veut-il faire observer?
L'honneur de le servir m'est un plaisir extrême!

JULIE.

C'est à condition de l'exercer moi-même,
Et qu'il la refusoit à tout autre qu'à moi.

BERNADILLE.

Je n'attendois pas moins de votre bonne foi....
Ah! le fourbe! « Pour vous tout me sera facile,
» Que mon bonheur est grand, si je vous suis utile! »
En effet, j'ignorois pourquoi, sans intérêt,
Vous vouliez me servir; mais je vois ce que c'est.
Le présent que j'offrois, trop peu considérable,
N'a pu vous engager : il n'étoit pas capable
De vous entretenir longtems fort ajusté,
Ni de fournir toujours à votre vanité,
De vous changer souvent de plumes et de linge.
Vous me faisiez tantôt des caresses de singe,
Petit fripon!

JULIE.

De vous rien ne me peut fâcher.

BERNADILLE.

Allez, après ce tour vous devez vous cacher!

JULIE.

Je vous l'ai déja dit, j'ai fait tout mon possible.
Je vous nuis à regret, et cela m'est sensible;
Mais si je perds l'espoir que je m'étois promis,
Perdrai-je encor celui d'être de vos amis?

BERNADILLE.

Etes-vous assez sot pour croire le contraire?
Dites-nous, cependant, parlant de notre affaire,
Si de quelque présens nos soins seront suivis,
Et ce que nous aurons pour notre droit d'avis?

JULIE.

Un ami dont le cœur vous préfere à tout autre!

BERNADILLE.

Je le crois; mais pour moi je ne suis pas le vôtre.
Pour des gens comme vous gardez votre présent.
(*Il s'en va.*)

## SCENE IV.

JULIE, OCTAVE.

JULIE.

IL n'a point de pareil!

OCTAVE.

Il est divertissant!

JULIE.

Cependant, je suis Juge, et je veux....

OCTAVE, *l'interrompant.*

Mais, Madame,
Vous m'avez toujours dit....

JULIE.

Quoi?

OCTAVE.

Que vous étiez femme?

JULIE.

Je la suis bien encore.

OCTAVE.

Avez-vous jamais vu
De femme Juge?

JULIE.

Non.

OCTAVE.

Mais avez-vous prévu....

JULIE, *l'interrompant.*

La charge me plaisoit, et je l'ai demandée.
Pour tout autre le Duc me l'auroit accordée,
Et pour lui ma faveur en fût venue à bout.

OCTAVE.

Vous ne l'avez donc point proposé?

JULIE.

Point du tout:
Je la voulois avoir.

OCTAVE.

Plus j'en cherche la cause,
Et moins je vois....

JULIE, *l'interrompant.*

Je vais t'éclaircir mieux la chose.
Mon mari me croit morte, et son crime caché,
Pour ne s'être point vu jusqu'ici recherché.
Pour savoir quel motif l'obligeoit à ma perte,
En exposant mes jours dans cette Isle déserte,
Je veux l'interroger avec l'autorité

De Prévôt, dont j'ai su briguer la qualité.
De ma demande au Duc voilà la seule cause,
Et je prétends enfin pousser si loin la chose
Qu'il en prenne l'alàrme, et, devant qu'il soit nuit,
Lui faire autant de peur que le traître m'en fit!
Et sur son attentat, quoi qu'il puisse répondre,
Lorsque je le voudrai, je saurai le confondre.
Avant de commencer, avant qu'il soit plus tard,
Va, sans perdre de tems, l'arrêter de ma part,
Et l'amene chez moi. Ne dis rien davantage.
Tu verras si je sais jouer mon personnage.
Tu prendras chez le Duc quelqu'un pour t'escorter.
Que ce soit, toutefois, sans beaucoup éclater:
Je lui veux faire peur, et point de violence.

OCTAVE.

Nous en userons bien, s'il ne fait résistance.
Je m'y rends de ce pas, et l'amene dans peu.
Si je ne suis trompé, nous allons voir beau jeu!

(*Il s'en va.*)

## SCENE V.

JULIE, *seule.*

Cessez, scrupules vains d'honneur, de bienséance,
Et me laissez jouir d'un moment de vengeance.
Ce traître, en m'exposant, me donna trop de peur,
L'affront en est sensible, et me tient trop au cœur....
Oui, je prétends le mettre, avant que la nuit vienne,

Aussi près de sa mort, qu'il me mit de la mienne....
Ce traître est mon époux; je le sais, et ce nom
Demanderoit de moi quelque réflexion.
D'accord.... Mais ce qu'il fit lorsque j'eus tant de
crainte,
Fut une vérité; ceci n'est qu'une feinte....
Puisque, m'abandonnant au transport qu'il suivoit,
Il n'a point eu d'égard à ce qu'il me devoit,
Il est juste, du moins, qu'une feinte m'acquitte.
Je lui dois de la peur, et j'en veux mourir quitte,
Faire voir quels étoient mes troubles par les siens,
Et rire à ses dépens, comme il rioit aux miens....
Rentrons. D. Lope vient.... Il faut que je dispose...

---

## SCENE VI.

D. LOPE, JULIE.

D. LOPE, *l'arrêtant.*

FRÉDÉRIC, je voudrois m'éclaircir d'une chose.

JULIE.

J'y consens volontiers, et veux de bonne foi....

D. LOPE, *l'interrompant.*

Certain bruit, depuis hier, est venu jusqu'à moi.

JULIE.

Quel est-il?

D. LOPE.

On m'a dit que vous aimiez Constance,

Et que vous vous flattiez, de plus, de l'espérance
De rompre son hymen et d'être son époux.

JULIE.

Il est, dès-à-présent, rompu.

D. LOPE.

Par qui? par vous?

JULIE.

Oui.

D. LOPE.

D'être son époux vous avez eu l'envie?

JULIE.

Si Bernadille l'est, je veux perdre la vie!

D. LOPE.

Mais d'un semblable espoir vous êtes-vous flatté?

JULIE.

C'est pousser un peu loin la curiosité!

D. LOPE.

Ce discours me fait voir où votre cœur aspire.
Je connois votre amour, et c'est assez m'en dire.
Le mien vous est connu: voyons qui de nous deux,
En attendant son choix, la mérite le mieux.

JULIE.

Quoi! la bravoure en est?

D. LOPE, *mettant l'épée à la main.*

Trêve de raillerie!

Songez à vous défendre.

JULIE.

Ah! tout doux, je vous prie!

Vous vous répentirez de me pousser à bout.

D. LOPE.

C'est trop perdre de tems, je me résous à tout.

JULIE.

Vous cherchez un malheur dont vous serez la cause:
Triompher et combattre, est pour moi même chose:
J'eus toujours l'avantage en combat singulier;
Et si vous en aviez, vous seriez le premier.
Profitez d'un avis que ma bonté vous donne...
( *A part.* )
Pour m'en débarrasser, ne viendra-t-il personne?

D. LOPE.

Voyons, tirez l'épée.... Ah! que vous êtes lent!
Vous êtes bien poltron, pour être si galant!
Ah! vous ne verriez pas tant de douleur m'abattre
Si vous ne saviez pas mieux plaire que vous battre!

JULIE.

Déja de l'un des deux vous êtes éclairci?

D. LOPE.

Il est vrai, mais il faut m'apprendre l'autre aussi.

JULIE.

Votre témérité lasse ma patience!

D. LOPE.

Ah! tant de vanité me fatigue et m'offense!
Défendez-vous, vous dis-je, ou mon juste courroux....

JULIE, *l'interrompant.*

Je suis trop votre ami pour me battre avec vous.

D. LOPE.

Quoi! vous croyez ainsi désarmer ma colere?
Non, non, amis ou non, il ne m'importe guere!

JULIE.

Pour vous le témoigner, je vais, dans ce moment,
Terminer votre erreur, et votre emportement.
Ne vous alarmez point, un obstacle invincible
Rend pour elle, et pour moi, cet hymen impossible;
Et de notre union l'hymen venant à bout,
De deux bonnes moitiés, feroit un méchant tout.
Auprès d'elle, pour vous, je ne suis pas à craindre.

D. LOPE.

Lâche! pour m'appaiser, la peur vous porte à feindre;
Vous croyez m'éblouir par ce rayon d'espoir?

JULIE.

Non; vous épouserez Constance, dès ce soir.
Je vous sers l'un & l'autre, et c'est à sa priere.
Je prétends vous unir, et j'en sais la maniere.
L'occasion est belle, et pourroit me flatter;
Mais, par bonheur pour vous, je n'en puis profiter.
Je n'agis que pour vous.

D. LOPE.

Un pareil soin m'oblige;
Mais si j'en perds l'espoir....

JULIE, *l'interrompant.*

Non; puissai-je, vous dis je,
Mourir de votre main, si contre vos souhaits
Bernadille, ni moi nous l'épousons jamais!
Je vous laisse, et je vais, après cette assurance,
Disposer les moyens de vous donner Constance.

( *Elle s'en va.* )

## SCENE VII.

D. LOPE, *seul, remettant son épée dans le fourreau.*

J'ÉPOUSEROIS Constance avant la fin du jour!
Dois-je sur cet aveu rassurer mon amour?
Il ne peut l'épouser, et sa flamme indiscrette....
Mais il faut qu'il en ait quelque raison secrette,
Où de sa lâcheté l'effort industrieux
Cache sous cet espoir sa tendresse à mes yeux.
Celui de me venger, au besoin, me console:
Il mourra de ma main, s'il manque de parole;
Et si pour cet hymen je fais un vain effort....
Mais rentrons; j'apperçois Bernadille qui sort.
(*Il s'en va.*)

## SCENE VIII.

BERNADILLE, OCTAVE, DEUX VALETS, *tenant Bernadille au collet.*

BERNADILLE.

DE grace! finissez et ma peine, et la vôtre,
Messieurs: vous me prenez sans doute pour un autre.
Je veux être pendu si j'y vais d'aujourd'hui!
J'incague le Prévôt, et n'ai que faire à lui!

OCTAVE.

Cependant, il vous veut parler, et tout à l'heure.

BERNADILLE.

Eh ! s'il me veut parler, il sait bien ma demeure....
Mais vous vous méprenez, vous dis-je, assurement.
Il faut connoître ceux qu'on arrête, autrement....
Vous riez ! cependant cette bévue est grande !

OCTAVE.

Vous êtes Bernadille ?

BERNADILLE.

Oui.

OCTAVE.

C'est vous qu'on demande.

BERNADILLE.

Hé bien, que nous veut on ?

UN VALET.

C'est pour nous un secret.

BERNADILLE.

Ah ! Monsieur l'Algouasil, vous faites le discret !

OCTAVE.

Vous n'avez qu'à nous suivre, et vous pourrez l'entendre.

BERNADILLE.

Puisque c'est un secret, je n'en veux rien apprendre ;
Je suis de tout secret ennemi capital.

OCTAVE.

Il ne l'est que pour nous.

BERNADILLE.

Tout cela m'est égal....

(*A part.*)

Je vois bien ce que c'est. Le drôle aime Constance :
Sans doute il aura su que notre hymen s'avance,

Et veut, pour l'empêcher, me jouer quelque tour;
Mais je veux l'épouser avant la fin du jour.

OCTAVE.

Monsieur, il faut marcher, ou votre résistance
Pourroit nous obliger à quelque violence.

BERNADILLE.

Canaille! vous saurez ce que pese ma main,
Si vous ne détalez!

OCTAVE.

Vous marchandez en vain.

UN VALET.

Allons, il faut marcher.

BERNADILLE, *le frappant.*

Tiens, je m'en vais te suivre.

L'AUTRE VALET.

Allons, Monsieur.

BERNADILLE, *le frappant aussi.*

Voilà pour vous apprendre à vivre!
Je vous battrai si bien qu'il vous en souviendra!

OCTAVE, *à part.*

La raillerie est forte! il les assommera.

BERNADILLE, *se jetant sur Octave.*

Et vous, Monsieur l'Exempt, je m'en vais vous apprendre...

( *Ils l'enlevent et l'emportent tous les trois.* )

Ah! morbleu! je suis pris, je ne puis m'en défendre.

*Fin du troisieme Acte.*

ACTE IV.

# ACTE IV.

## SCENE PREMIERE.

JULIE, OCTAVE.

JULIE.

Hé bien, à le chercher as-tu perdu ton tems?
Et Bernadille enfin....

OCTAVE.

Madame, il est céans;
Et nous l'avons conduit avec assez de peine.
Je viens de le laisser dans la chambre prochaine,
Il est dans un transport qu'on ne peut exprimer:
Il tempête, il menace, il veut tout assommer.
Pour vous en divertir, voulez-vous qu'il avance?

JULIE.

Oui, qu'il vienne; il est tems que sa peine commence.
Le piége est bien adroit: il ne peut l'éviter.
Le tems m'est précieux; et, pour en profiter,
Un peu de gravité me sera nécessaire.....
Il vient, et ne sait pas la peur qu'on lui va faire.

## SCENE II.

BERNADILLE, DEUX VALETS, JULIE, OCTAVE.

BERNADILLE, *à Octave.*

Hé bien, Monsieur l'Exempt, suis-je assez promené?
Est-il quelque réduit où l'on ne m'ait mené?
Le lieu du rendez-vous ne sauroit-il s'apprendre?

OCTAVE.

Vous voyez Frédéric, vous le pouvez entendre.

BERNADILLE, *à Julie.*

Monneur, le beau garçon!

JULIE.

L'abord est familier!

BERNADILLE.

En effet, ce petit Juge de balle est fier!

JULIE.

Changez un peu de style, et soyez plus modeste.
Apprenez....

BERNADILLE, *l'interrompant.*

Quel endroit du Code, ou du Digeste,
Si vous les avez lus, vous a donc fait savoir
Que, de force, ou de gré, l'on doit vous venir voir?
Est-ce une Loi pour nous ancienne, ou moderne?

OCTAVE.

Mais songez...

BERNADILLE, *l'interrompant.*

Taisez-vous, suffragant subalterne!

Si vous y revenez....

JULIE.

Vous pourriez mieux parler.

BERNADILLE.

D'accord, mais mon dessein n'est pas de rien céler.
Vous riez, et traitez ceci de bagatelle,
Sénateur goguenard, d'impression nouvelle!

JULIE.

Vous êtes bien bouillant!

BERNADILLE.

Je suis ce que je suis.

JULIE.

Il faut, pour le savoir, parler de sens rassis.

BERNADILLE.

C'est pour une autre fois; j'ai certaine visite....

JULIE, *l'interrompant.*

Non, il faut demeurer; vous n'en êtes pas quitte,
Et vous justifier?

BERNADILLE.

Qui, moi?

JULIE.

Vous, scélerat!

BERNADILLE.

Ah! je vois ce que c'est, apprentif Magistrat!
Connoissant que Constance a pour nous de l'estime,
Pour rompre notre hymen, vous m'imputez un crime,
Afin qu'en chicanant mon bien soit altéré,
Et que de mes ducats votre habit soit doré?

JULIE.

Ce n'est pas mon dessein, avec moi cette Belle
Passeroit mal le tems, et moi mal avec elle.
Avant la fin du jour vous pourrez le savoir.
Cependant répondez, et sans vous émouvoir.
Vous aviez une femme?

BERNADILLE, *à part.*

Ah! demande fâcheuse!

(*A Julie.*)

Oui, puisque je suis veuf.

JULIE.

Bien faite, vertueuse?

BERNADILLE.

(*A part.*)

On le dit.... Ce discours me devient bien suspect!

OCTAVE, *lui ôtant le chapeau de sur la tête.*

Il faut devant son Juge être dans le respect.

JULIE, *à Bernadille.*

Et qu'en avez-vous fait?

BERNADILLE, *à part.*

Ah! je tremble dans l'ame....

(*A Julie.*)

J'en ai fait....

JULIE.

Achevez.

BERNADILLE.

Que fait-on d'une femme?...

(*A part.*)

Quelqu'un m'aura trahi: sans doute qu'il sait tout;
Mais il faut cependant tenir bon, jusqu'au bout.

JULIE.

Il se faut avec nous expliquer d'autre sorte.
Qu'est-elle devenue ?

BERNADILLE.

Elle est morte.

JULIE.

Elle est morte?
De quoi? car si j'en crois ce qu'on m'a rapporté....

BERNADILLE, *l'interrompant.*

D'avoir eu trop de mal et trop peu de santé.

JULIE.

La réponse est fort juste !

BERNADILLE.

Elle est assez commune.

JULIE.

En quel lieu ?

BERNADILLE.

Dans un lit.

JULIE.

En quel tems ?

BERNADILLE.

Sur la brune.

JULIE.

Mais comment mourut-elle enfin ?

BERNADILLE.

Elle mourut
En rendant, comme on dit, si peu d'esprit qu'elle eût.

JULIE.

Je me lasse à la fin de fadaises si grandes;
Et si vous me fâchez....

BERNADILLE, *l'interrompant.*

Et moi de vos demandes.
Franchement, j'en suis las, si jamais je le fus!
Ne me demandez rien, je ne répondrai plus.
Ne renouvellez point ma ouleur dans mon ame
Par le fâcheux récit de la mort d'une femme
Que j'aimois.

JULIE.

Je le veux, épargnons ce récit.
Cependant, si j'en crois ce qu'un témoin m'a dit,
Vous la fîtes conduire en une Isle déserte,
Où vous l'avez laissée, afin qu'après sa perte
Vous pussiez à loisir vous choisir un parti
Qui fût à votre gré.

BERNADILLE.

Ce témoin a menti;
On sait bien que je n'eus jamais l'ame assez noire.

JULIE.

C'est aussi ce que j'ai bien de la peine à croire.

BERNADILLE.

Ma pauvre femme! hélas! lorsque je m'en souviens,
Je me sens suffoquer des pleurs que je retiens.
Les femmes, connoissant ma tendresse pour elle,
Sans cesse à leurs maris me donnoient pour modele,
Et disoient, me voyant si souvent à son cou,
Que j'aimois trop ma femme, et que j'en étois fou!

JULIE.

On m'a dit cependant, pour plus pressante marque,
Que vous aviez gagné le Patron d'une barque,
Moyennant quelque somme, et qu'il avoit le mot;

Que lui, ses gens, et vous, étiez tous du complot;
Et qu'ayant abordé cette Isle inhabitée,
Par quatre Matelots Julie y fut portée;
Que l'on la mit à terre, et, si-tôt qu'elle y fut,
Que l'on s'en éloigna, le plus vîte qu'on put.

BERNADILLE.

Pour me perdre, sans doute, on me fait cette injure.
Monsieur le Juge, ayez égard à l'imposture;
Et lorsque vous verrez ce témoin, quel qu'il soit,
Prenez bien mon affaire, et conservez mon droit!

JULIE.

Oui, je veux vous servir et vous tirer d'affaire;
Et je sais à quel point Constance vous est chere,
Que votre hymen se doit conclure en peu de tems;
Que ce tems vous est cher : c'est pourquoi je prétends
Mettre par un moyen à couvert votre vie
Contre ceux qui voudroient....

BERNADILLE, *l'interrompant.*

Monsieur, je vous en prie!

JULIE.

Voir si près d'un hymen différer ces momens,
C'est languir.

BERNADILLE.

Il est vrai.

JULIE.

Je connois les amans,
Par mon expérience.

OCTAVE, *à part.*

Elle sait bien son rôle!

JULIE, *à Bernadille.*

Et je sais....

BERNADILLE, *l'interrompant.*

Je vois bien que vous êtes un drôle;
Mais enfin j'attends tout de l'effet de vos soins.

JULIE.

Oui, je vous servirai, vous dis-je. Néanmoins,
Comme l'indice est fort et l'attentat énorme;
Et que d'ailleurs il faut s'attacher à la forme,
Je vais, pour satisfaire à votre passion,
Vous faire promptement donner la question,
Afin que sur le soir vous soyiez hors d'affaire....
( *Appelant.* )
Hola!

BERNADILLE.

La question!

JULIE.

C'est un mal nécessaire.

BERNADILLE.

A moi la question!... Ah! je suis enragé!

JULIE.

J'en ai bien du regret, mais j'y suis obligé.

OCTAVE, *à Bernadille.*

Marchez!

BERNADILLE.

( *A Julie.* )

Encore un mot.... Voulez-vous que je meure?
Mille ducats pour vous, payables dans une heure;
Soit dit, sans faire tort à votre intégrité,
Et laissez-là pour nous votre formalité.

JULIE.

Je voudrois vous pouvoir accorder cette grace.

BERNADILLE.

Si, comme je l'ai cru, j'étois en votre place,
Et que sur un tel point vous fussiez recherché,
Je vous en sortirois à bien meilleur marché!

JULIE.

Mais cela ne se peut.

BERNADILLE.

Point de miséricorde?...
( *A part.* )
Il faut, pour me sauver, toucher une autre corde,
Car enfin je vois bien ce qui lui tient au cœur....
( *A Julie.* )
Constance vous plaît fort? Notre hymen vous fait peur?
Eh! bien, épousez-la; je cede sa personne...
Vous secouez la tête?... Et, de plus, je vous donne
Quatre mille ducats en l'épousant. Je crois,
Quoi que vous en disiez, que c'est parler François.

JULIE.

Répondez, répondez, sans parler de Constance.
Le fait dont il s'agit est d'une autre importance!
Vous êtes accusé, faites votre devoir.
Vous savez que je puis....

BERNADILLE, *à part.*

Rien ne peut l'émouvoir!...
( *A Julie.* )
Quoi! me mettre à la gêne, et que je sois la proie....

JULIE, *l'interrompant.*

Pour vous en garantir, je ne sais qu'une voie....
( *A Octave et aux deux Valets.* )
Que l'on nous laisse seuls.

( *Octave et les deux Valets sortent.* )

## SCENE III.

JULIE, BERNADILLE.

JULIE.

TA vie est en ma main.
Ton crime m'est connu; tu t'en défends en vain.
La gêne ayant tiré ton aveu de ta bouche,
Rien ne peut te sauver.... Mais ta perte me touche;
Ton sort me fait pitié: je te veux secourir.
Ne me force donc pas à te faire mourir.
Oui, malgré ton forfait et la mort de Julie,
Si tu confesses tout, je te sauve la vie.
Tu peux, dès à présent, prononcer ton Arrêt,
Les témoins, le supplice, en un mot, tout est prêt.
Mais s'il te faut enfin faire donner la gêne,
Et que ton cœur s'obstine à mériter ma haine,
Ne songeant plus alors qu'à ce que je me doi....

BERNADILLE, *se jettant à genoux.*

Hélas! Monsieur le Juge! ayez pitié de moi;
Je l'avoue, il est vrai, j'ai fait mourir ma femme!

JULIE.

Cependant, on en dit tant de bien?

BERNADILLE.

La bonne ame!
Je la menai, par force, en l'Isle où je la mis;
Et si je vous disois pourquoi je m'en défis!

JULIE.

C'est ce qu'il faut savoir. Pour commettre un tel crime,
Votre courroux eut donc un sujet légitime?

BERNADILLE.

Que trop!

JULIE.

S'il est ainsi, je vous renvoie absous;
Mais je veux tout savoir.

BERNADILLE, *à part.*

Ah! que lui dirons-nous?
Lui faut-il avouer qu'elle mit sur ma tête?...
Non, tâchons de trouver quelque prétexte honnête
Qui puisse m'excuser.

JULIE.

Mais si tu celes rien
Sois sûr que son trépas sera suivi du tien.

BERNADILLE.

Eh! bien, vous saurez donc que ladite Donzelle
Faisoit la précieuse et la spirituelle,
Aimoit les violons, le régal, le cadeau,
L'hiver en terre ferme, et l'été dessus l'eau:
Avoit sur le tapis toujours quelque partie,
Couroit la nuit le Bal, le jour la Comédie.

JULIE.

Eh! qu'importe? Ces lieux ont été de tout tems
Le centre du beau monde et des honnêtes gens.
La Scene a des appas que tout le monde approuve,
Et c'est un rendez-vous où la vertu se trouve:
On y traite l'amour, mais c'est d'une façon
Moins propre à divertir qu'à servir de leçon;
Et ce Dieu, qui n'y plaît que par son innocence,
N'y regle ses transports que sur la bienséance.

BERNADILLE.

Mais, en sortant du lit, il lui falloit des eaux,
Des pommades, du blanc, du vermillon, des peaux:
Elle avoit, malgré moi, dedans une cassette,
Poudres, pâtes, tours blonds, gommes, mouche, pincette,
Racines, oppiat, essences et parfum,
De l'eau d'Ange, du lait virginal, de l'alun,
Et mille ingrédiens, à-peu-près, de la sorte,
Que le Diable a sans doute inventés!

JULIE.

Eh! qu'importe?
C'est presque pour le Sexe une nécessité:
Un peu d'aide souvent sied bien à la Beauté.
Ce soin n'est pas blâmable, et même la nature
Ne prend pas le secours de l'art pour une injure;
Elle n'a rien sans lui de beau, ni de parfait.
C'est l'art qui sait cacher les fautes qu'elle fait.
Il adoucit les yeux, change la brune en blonde,
Fait d'un teint bazané le plus beau teint du monde,
Noircit les cheveux gris, couvre les dents d'émail,
Convertit

Convertit la blancheur d'une levre en corail.
Il embellit la fille, et rajeunit la mere;
Quand un œil est unique, il lui fournit un frere,
Des Beautés en décours conserve les amans,
Convertit leurs défauts en autant d'agrémens,
Embellit, rajeunit, sans peine et sans obstacles;
Et la nature enfin ne fait point ces miracles.

BERNADILLE.

Mais elle m'épuisoit, et changeoit tous les jours
De juppes, de mouchoirs, de bijoux et d'atours,
Vouloit voir à son col un ratelier de perle,
Aimoit la compagnie, et jasoit comme un merle.

JULIE.

Qu'importe? est-ce un défaut qu'on doive condamner?
Elle parloit beaucoup? faut-il s'en étonner?
C'est dedans une femme une chose ordinaire,
Et je n'en ai jamais connu qui sût se taire.

BERNADILLE.

Mais elle introduisoit, nous absent, un amant,
Et coquetoit enfin trop méthodiquement;
A tous venans, hors nous, elle étoit fort accorte,
Aimoit le tête-à-tête.

JULIE.

Allons donc! Eh! qu'importe?
Sont-ce-là des sujets qui méritent la mort?

BERNADILLE.

C'est une bagatelle, en effet, j'ai grand tort!

JULIE.

Si c'est là le motif qui fit mourir Julie,
Je ne te réponds pas de te sauver la vie;

Et si tu n'as pas eu de sujet plus puissant,
Tes jours sont en danger.

BERNADILLE.

Que vous êtes pressant !
Quoi donc ! vous en faut-il découvrir davantage ?
Déclarer à vos yeux ma honte et mon outrage ?
Et, pour vous contenter, faut-il spécifier ?...

JULIE.

Oui ; du moins, si cela vous peut justifier.

BERNADILLE.

La friponne, ayant mis son honneur en déroute,
A l'amour conjugal avoit fait banqueroute !
Rangeoit impunément son cœur sous d'autres loix,
Et faisoit, en un mot, trop grand feu de mon bois.
J'étois, en nourrissant ce serpent domestique,
L'objet de son mépris, la fable du critique ;
Et, dissipant mon bien, pour flatter ses desirs,
J'étois le trésorier de ses menus-plaisirs,
Je savois son amour ; et, forcé d'y souscrire,
J'étois.... j'étois cocu, puis qu'il vous faut tout dire.

JULIE.

Est-ce là le sujet de tout ce grand courroux ?
Eh ! tant d'autres le sont, qui valent mieux que vous !
C'est un malheur commun dont souvent on est cause,
Et tous les jours enfin on ne voit autre chose.
Mais si tous les maris se piquoient tant d'honneur,
Et traitoient leurs moitiés avec même rigueur,
Cette Isle inhabitée où vous mîtes la vôtre,
Deviendroit un pays plus peuplé que le nôtre.
C'est à quoi vous deviez avoir un peu d'égard.

BERNADILLE.

Mais dans ses intérêts vous prenez grande part,
Et vous l'excusez fort! N'êtes-vous point le drôle
Qui, lorsque je sortois, alloit jouer mon rôle?
A qui notre moitié, se laissant aborder,
Donnoit *à remotis* notre honneur à garder,
Et qu'une nuit enfin dérobant à ma vue....

JULIE, *l'interrompant.*

Je ne vous entends point.

BERNADILLE.

Si vous l'aviez connue,
Je serois sur ce point aisément convaincu,
Car vous avez tout l'air de bien faire un cocu!

JULIE.

Je n'en ai jamais eu le dessein, et je porte....

BERNADILLE, *l'interrompant.*

Si j'en voulois jurer que le Diable m'emporte!

JULIE.

Revenons à Julie.

BERNADILLE.

Encore?

JULIE.

Dites-moi,
Quelle preuve eûtes-vous de son manque de foi?
Aviez-vous de son crime une entiere assurance?

BERNADILLE.

Je n'en avois que trop, hélas! et ma vengeance,
Après un tel éclat, cherchant à s'assouvir....

JULIE, *l'interrompant.*

Eh! bien, pour te montrer que je te veux servir,

Si tu peux me prouver qu'elle fut infidelle,
Je prends tes intérêts, et ne suis plus pour elle.
Je sais qu'un tel affront touche un homme de cœur;
Mais si, voulant ternir sa gloire et son honneur,
D'un injuste attentat tu ne peux te défendre,
Rien ne peut te sauver; demain je te fais pendre.
C'est à toi maintenant à ménager tes soins.
Profite bien du tems, et cherche des témoins.

*( Elle se retire. )*

---

## SCENE IV.

OCTAVE, LES DEUX VALETS, BERNADILLE.

BERNADILLE, *à part.*

Quoi! me couvrir moi-même et d'opprobre, et de
blâme!
Moi-même publier la honte de ma femme!
Et chercher, quoi qu'enfin j'en sois trop convaincu,
Des témoins, et prouver qu'elle m'a fait cocu!
Que je suis malheureux!... O vous, maris paisibles,
Qui sur le point d'honneur n'êtes point si sensibles,
Qui souffrez sans scrupule, et sans dire pourquoi,
Que l'on fasse chez vous ce qu'on faisoit chez moi,
Et qui vous consolez, quand vous êtes ensemble,
D'avoir devant vos yeux quelqu'un qui vous ressemble,
Que vous vous épargnez de peines et de soins!
On ne vous force point à chercher des témoins;

Et vos ressentimens se prescrivant des bornes,
Vous mettez votre vie à l'abri de vos cornes.
Que n'ai-je tout souffert sans en témoigner rien?...
Ah! morbleu! c'est bien fait; je le mérite bien.
Pourquoi fuir sous l'hymen les maux qui s'y rencontrent?
Pourquoi vouloir cacher ce que tant d'autres montrent?
Faire, pour me venger, des efforts superflus,
Et me piquer d'honneur, quand je n'en avois plus?

( *A Octave.* )

Pourquoi, sot que j'étois.... Mais il faut me résoudre;
Et, puisque sans témoins on ne sauroit m'absoudre,
Que je ne puis enfin me sauver qu'à ce prix,
Que l'on prenne le soin de chercher Béatrix,
Et qu'on l'amene ici.

OCTAVE.

Dans peu je vous l'amene....

( *Aux deux Valets.* )

Cependant, remenez-le en la chambre prochaine.

*Fin du quatrieme Acte.*

# ACTE V.

## SCENE PREMIERE.

D. LOPE, CONSTANCE.

D. LOPE.

Rien ne s'oppose plus à mes justes souhaits;
Tout flâtte mon amour, Madame; et désormais
En vain près de mes feux une autre flamme brille.
Vous savez quel malheur menace Bernadille,
On lui fait son procès, et son lâche attentat
Vous fait voir que de lui vous faisiez trop d'état.
Vous me le préfériez, Madame, et cette flamme
Vous donnoit pour époux l'assassin de sa femme:
Mais le Ciel, irrité du mépris de mes feux,
Refuse, en ma faveur, de vous unir tous deux.
Pourrai-je me flatter, par le malheur d'un autre,
Qu'aux volontés du sort vous soumettrez la vôtre?
Frédéric m'a tout dit. Si j'en crois son aveu....

CONSTANCE.

Hé bien?

D. LOPE.

Je vous verrai récompenser mon feu.

CONSTANCE.

Et que vous a-t-il dit?

D. LOPE.

Qu'il savoit la maniere
De nous unir tous deux, et qu'à votre priere
Il rompoit un hymen à votre amour fatal;
Et vous voyez enfin qu'il ne s'y prend pas mal?

CONSTANCE.

Il faut sur cet aveu que je vous désabuse;
Aussi-bien de l'amour, l'amour même est l'excuse.
Je craignois cet hymen, je ne le puis nier,
Et je me suis enfin réduite à le prier
D'en empêcher l'effet; mais c'est dans l'espérance
Que ma main de ses soins seroit la récompense.
Je l'aime, et ne veux plus vous en faire un secret;
Je trahis votre amour, et peut-être à regret.

D. LOPE.

Ma flamme, qui veut bien se régler sur la vôtre,
Après un tel aveu, vous en veut faire un autre.
Voyez ce qu'un tel choix doit avoir de si doux:
Madame, Frédéric ne sauroit être à vous.

CONSTANCE.

Il ne peut être à moi?

D. LOPE.

Votre cœur en soupire?

CONSTANCE.

Quelle en est la raison?

D. LOPE.

Je n'ose vous la dire;

Non qu'il m'en ait rien dit; mais par son entretien
Je m'en suis bien douté.

CONSTANCE.

Quoi! je n'en saurai rien?
Ne dissimulez point, parlez.

D. LOPE.

La bienséance,
Sur un pareil sujet, me condamne au silence.

CONSTANCE.

Mais de quoi, sur ce point, vous êtes-vous douté?

D. LOPE.

Que le pouvoir lui manque, et non la volonté;
Que sa main à vos feux mêleroit trop de glace;
Que du Ciel en naissant il eut quelque disgrace,
Et que de votre hymen l'amour venant à bout,
De deux bonnes moitiés feroit un méchant tout.

CONSTANCE.

A de pareils discours je ne puis rien comprendre:

D. LOPE.

Frédéric vient ici, qui pourra vous l'apprendre.

---

## SCENE II.

JULIE, D. LOPE, CONSTANCE.

CONSTANCE, *à Julie.*

Dois-je à ce qu'on me dit ajouter quelque foi?
Frédéric, votre cœur ne sauroit être à moi?
Après tant de sermons, D. Lope est-il croyable?

JULIE.

Son récit me fait tort, mais il est véritable;
Et mon cœur qui tantôt vous juroit amitié,
Vous vouloit pour amie, et non pas pour moitié.
Le Ciel à cet hymen met un trop grand obstacle,
Et je ne puis me voir votre époux sans miracle.

CONSTANCE.

Il s'en fait quelquefois, quand de justes souhaits...

JULIE, *l'interrompant.*

Madame, il est de ceux qui ne se font jamais!
Il faut que pour l'hymen vous fassiez choix d'un autre;
Vous n'êtes pas mon fait, je ne suis pas le vôtre.
Je ne puis rien pour vous; j'en ai bien du regret!

CONSTANCE.

Peut-on savoir pourquoi?

JULIE.

Ce n'est plus un secret,
L'hymen m'engage ailleurs, et je ne puis....

CONSTANCE, *l'interrompant.*

Quoi! traître!
Vous êtes marié?

JULIE.

Vous le vouliez bien être!
Est-ce un crime si grand que d'être marié?

CONSTANCE.

Pourquoi me le nier?

JULIE.

Je l'avois oublié....
Mais l'hymen près de vous me rendroit-il coupable?
Pour être sous ses loix en est-on moins aimable?

L'amour a des douceurs que ce lien permet,
Il n'est pas si sévere; et quand on s'y soumet
S'il falloit renoncer à la galanterie,
On ne s'engageroit à l'hymen de sa vie !

CONSTANCE.

Mais pourquoi, vous sachant engagé sous sa loi,
Vous flatter hautement de l'espoir d'être à moi ?

JULIE.

Malgré l'hymen, aimant les amitiés nouvelles,
J'ai fait vœu solemnel d'aimer toujours les belles.
Vous êtes de ce nombre, et je vous ferois tort
Si je ne vous aimois.

CONSTANCE.

Modérez ce transport,
Puisque je ne puis plus écouter votre flamme,
Que l'hymen....

JULIE, *l'interrompant.*

Voulez-vous épouser une femme?

CONSTANCE.

Vous, femme ?

JULIE, *lui montrant sa main.*

Jugez-en.

CONSTANCE, *après l'avoir examinée.*

Je n'en saurois douter.

JULIE, *à D. Lope.*

Un semblable rival n'est pas à redouter ?

D. LOPE.

Pardonnez au transport dont j'eus l'ame saisie;
Vous donniez de l'amour et de la jalousie....
Mais qui peut vous porter à ce déguisement ?

JULIE.

Entrez, pour le savoir, dans mon appartement..
Ce que je vous veux dire a de quoi vous surprendre.
Bernadille s'y plaint, que vous pourrez entendre;
Et ses plaintes pourront vous divertir, je croi,
Alors que vous saurez.... Il paroît, suivez-moi.

(*Elle se retire avec Constance et D. Lope.*)

## SCENE III.

BERNADILLE, *seul.*

En vain tu me livres bataille,
Rigoureux et cher point-d'honneur;
Le gibet me fait trop de peur,
Il faut que nous rompions la paille!
Aussi bien vainement je voudrois m'en piquer;
Celui qui me vient d'attaquer
Me presse de trop près: il est impitoyable.
J'ai perdu mon crédit, et j'en suis convaincu,
Puisque je ne suis pas croyable
Quand je dis que je suis cocu.

Frédéric veut que je le prouve,
Et je n'en ai qu'un seul témoin;
Encor dans un si grand besoin,
C'est un bonheur que je le trouve!
Ceux qui souffrent en paix un affront si commun

Trouveroient cent témoins pour un.
C'est à n'en point trouver que leur recherche est vaine :
Leur honte les fait vivre; et plusieurs, que je voi,
S'ils s'en vouloient donner la peine,
Le prouveroient bien mieux que moi !

En vain, pour tâcher de m'abattre,
L'honneur me crie, à haute voix,
Que l'on n'est pendu qu'une fois,
Et qu'on peut être cocu quatre;
Que de ces deux affronts le moindre est de mourir;
La peur qui me vient secourir,
Avecque ce que j'ai de penchant à l'entendre,
Fait que je lui réponds, d'un ton plus vigoureux,
Que l'affront de se laisser pendre
Me semble le plus grand des deux.

Suivons donc cette noble envie,
Écoutons toujours cette peur,
Tâchons d'abréger notre honneur,
Afin d'alonger notre vie.
Je passe pour un sot en faisant un tel choix;
Mais je ne le suis qu'une fois,
Et je le serois deux si je me laissois pendre....
Ne balançons donc plus; et, dans un tel besoin,
Puisque je ne puis m'en défendre,
Faisons jaser notre témoin.

SCENE IV.

## SCENE IV.

BÉATRIX, OCTAVE, BERNADILLE.

BERNADILLE, *à part.*

J'APPERÇOIS Béatrix ; sa présence me flatte....
( *A Octave.* )
Monsieur, cette matiere est un peu délicate ;
Que l'on nous laisse seuls.
( *Octave s'en va.* )

## SCENE V.

BERNADILLE, BÉATRIX.

BÉATRIX.

Que voulez-vous de moi ?

BERNADILLE.

Mon sort dépend de toi.

BÉATRIX.

De moi, Monsieur ?

BERNADILLE.

De toi.
Il y va de ma vie, et la chose me touche.
Tu peux me la sauver, et deux mots de ta bouche
Mettront en sûreté ma vie et mon repos.

BÉATRIX.

Dites-moi donc, Monsieur, promptement ces deux mots.

BERNADILLE.

Tu les diras?

BÉATRIX.

Sans doute.

BERNADILLE.

Et même en la présence

Du Prévôt?

BÉATRIX.

Pourquoi non?

BERNADILLE.

Après cette assurance,

Je suis hors de danger, et j'en suis convaincu.

Hé bien, tu diras donc....

BÉATRIX, *l'interrompant.*

Quoi?

BERNADILLE.

Que j'étois cocu.

Ce sont-là les deux mots que je voulois t'apprendre.

BÉATRIX.

Vous vous moquez, Monsieur, et me voulez surprendre?

BERNADILLE.

Nullement.

BÉATRIX.

Vous voulez, Monsieur, vous divertir?

BERNADILLE.

Morbleu! tu le diras, quand tu devrois mentir.

BÉATRIX.

Je n'ai garde, Monsieur, l'infamie est trop grande !

BERNADILLE.

Tu ne le diras pas? Tu veux donc qu'on me pende?

BÉATRIX.

Quoi! vous pendre?... Et la cause?

BERNADILLE.

Ah! discours superflus!
C'est que l'on pend les gens qui ne sont pas cocus.
Curieux animal, dont la sotte prudence
Voudroit de notre honneur cacher la décadence,
Dis ce que l'on te dit.

BÉATRIX.

Mais, de grace, Monsieur,
Songez qu'un tel aveu vous va perdre d'honneur.

BERNADILLE.

Va, j'ai pour m'en défendre, une raison trop forte;
L'homme n'est plus cocu, lorsque sa femme est morte.

BÉATRIX.

Mais, Monsieur, cet affront vous doit combler d'ennuis.

BERNADILLE.

Mais je ne veux passer que pour ce que je suis.

BÉATRIX.

L'honneur doit s'acheter au péril de répandre...

BERNADILLE, *l'interrompant.*

Quand l'honneur est trop cher, il faut le laisser vendre.

BÉATRIX.

Mais peut-être qu'à tort vous vous êtes douté....

BERNADILLE, *l'interrompant.*
Si je ne l'étois pas, je veux l'avoir été.

BÉATRIX.
Tous vos parens, Monsieur, et vos amis....

BERNADILLE, *l'interrompant.*
Encore?

BÉATRIX.
Se moqueront de vous.

BERNADILLE.
Indocile Pécore!
Esprit contrariant, dis-moi pourquoi tu veux
Qu'ils se moquent de moi, quand je serai comme eux?

BÉATRIX.
Hé bien, ordonnez donc ce qu'il faut que je die.

BERNADILLE.
C'est parler de bon sens. Tu connoissois Julie?

BÉATRIX.
Oui, Monsieur.

BERNADILLE.
Il faut donc, tout scrupule vaincu,
Déclarer hautement qu'elle m'a fait cocu.

BÉATRIX.
Qu'est-ce donc qu'un cocu, Monsieur, ne vous déplaise?

BERNADILLE.
La question est neuve! Ah! tu fais la niaise?

BÉATRIX.
Si vous ne m'expliquez ce que c'est, je prétends....

BERNADILLE, *l'interrompant.*
Tu veux donc le savoir? C'est quand, en même tems,

On fait sympathiser, pourvu qu'un tiers y trempe,
Un mariage en huile, avec un en détrempe;
Quand une femme prend un galant à son choix,
Que d'un lit fait pour deux, elle en fait un pour trois;
Et qu'enfin se faisant consoler de l'absence...
Maugrebleu de la masque! avec son innocence!

BÉATRIX.

Si ce n'est que cela, Monsieur, je jurerai
Que vous ne l'étiez pas.

BERNADILLE.

Ah! je t'étranglerai!
Mon honneur est défunt, la chose est trop certaine.

BÉATRIX.

Pour me faire mentir votre colere est vaine.

BERNADILLE.

Et l'homme que tu sais qui sortoit de chez moi;
D'avec qui venoit-il?

BÉATRIX.

D'avec moi.

BERNADILLE.

D'avec toi?
Tu me dis le contraire, à l'instant, et j'admire...

BÉATRIX, *l'interrompant.*

Un poignard à la main, vous me le fîtes dire;
Je n'osai le nier.

BERNADILLE.

Il n'en étoit donc rien?

BÉATRIX.

Rien du tout.

BERNADILLE.

Et ma femme?

BÉATRIX.

Elle vivoit fort bien.

BERNADILLE.

Elle ne donnoit point au galant audience?

BÉATRIX.

Non.

BERNADILLE.

Elle ne voyoit personne en notre absence?

BÉATRIX.

C'est en vain que quelqu'un s'y seroit attendu.

BERNADILLE.

Quoi! jamais?

BÉATRIX.

Non, jamais.

BERNADILLE.

Ah! me voilà pendu!

Ah! langue de serpent! Mégere abominable!
Ecume de l'enfer! organe du grand Diable!
Je crûs trop aisément ton funeste rapport;
Je voulus la punir, et je causai sa mort!
Je pris l'occasion à ma vengeance offerte:
Mon amour en fureur précipita sa perte;
Croyant de son forfait être assez convaincu,
Et, pour comble de maux, je ne suis pas cocu!
Enfin, de son trépas, tu fus la seule cause;
Pour t'en mettre à couvert, fais du moins quelque chose:
Je te pardonne tout; mais, dans un tel besoin,

Par grace, ou par pitié, sers-moi de faux-témoin.
Soutiens que je l'étois, puisqu'il faut qu'on t'en croie;
Prouve-le, si tu peux, j'en aurai de la joie:
Assure mon repos, et j'aurai soin du tien.

BÉATRIX.

Mais comment le prouver, enfin, s'il n'en est rien?
La vérité, Monsieur, m'oblige à m'en défendre.

BERNADILLE.

Faute d'un faux témoin, faut-il me laisser pendre?
Mais, après avoir mis mon épouse au tombeau,
Avant qu'être pendu, je serai ton bourreau!

BÉATRIX, *criant.*

Au secours!

BERNADILLE.

Mon malheur te deviendra funeste!

## SCENE VI.

OCTAVE, BERNADILLE, BÉATRIX.

OCTAVE, *à Bernadille.*

D'où vient ce bruit?

BERNADILLE.

De moi, qui jouois de mon reste.

( *Montrant Béatrix.* )

Otez-la moi d'ici.

BÉATRIX.

Voyez ce vieux portrait,
Qui veut être cocu, malgré que l'on en ait!

OCTAVE.

Frédéric vous veut voir; entrez dans cette salle.

( *Béatrix passe dans la salle voisine.* )

## SCENE VII.

OCTAVE, BERNADILLE.

OCTAVE, *à part.*

Qu'il est surpris!

BERNADILLE, *à part.*

Enfin ma peine est sans égale,
Ma femme est morte, et rien ne me peut secourir.
Elle étoit innocente, et je l'ai fait mourir.
Cet injuste trépas demande une victime:
La vertu fait ma honte, et le malheur mon crime.
Le désordre où j'en suis, ne peut s'imaginer....
Mais je vois Frédéric, qui va me condamner.
Je pense, en le voyant, voir devant moi ma femme?
Le frisson de la mort m'a déja saisi l'ame.

## SCENE VIII.

JULIE, OCTAVE, BERNADILLE.

JULIE, *à Bernadille.*

Hé bien, vôtre témoin flatte-t-il votre espoir?

BERNADILLE.

Hélas! j'ai plus d'honneur que je n'en veux avoir!

JULIE.

Tu vois, par le trépas de cette malheureuse,
Le péril où t'a mis ton humeur ombrageuse?

BERNADILLE.

J'ai commis un grand crime, et je le vois trop bien;
Mais si j'étois cocu, cela ne seroit rien.

JULIE.

Il semble que tu sois fâché de ne pas l'être?

BERNADILLE.

J'en suis au désespoir, vous le pouvez connoître.
Les pleurs que je répands vous disent....

JULIE, *l'interrompant.*

Voudrois-tu
Que le cœur de Julie eût eu moins de vertu?
Que pour toi....

BERNADILLE, *l'interrompant, à son tour.*

Plût au Ciel, pour me sauver la vie,
Que de tous mes amis elle eût été l'amie!

Et que de mon repos leur amour prenant soin,
M'en eût fait découvrir quelque petit témoin!

JULIE.

Ainsi, sur ce sujet, tu n'as plus de ressourse?

BERNADILLE.

Non, que votre bonté, mes larmes et ma bourse.

JULIE.

C'est un foible secours, et je dois observer....

BERNADILLE, *l'interrompant.*

Quoi! je serai pendu?

JULIE.

Rien ne peut t'en sauver,
Ne pouvant pas prouver qu'elle t'ait fait d'outrage.

BERNADILLE.

Morbleu! pourquoi prenois-je une femme si sage?
Hélas! une coquette étoit bien mieux mon fait!

JULIE.

Tu vois que rien ne peut excuser ton forfait?
Je ne puis te sauver. Choisis pour ton supplice
De quel genre de mort tu veux qu'on te punisse;
Ma bonté veut pour toi faire encor cet effort.

BERNADILLE.

Quel choix! Si je ne puis me sauver de la mort,
Eh! que m'importe, enfin, s'il faut qu'on me punisse,
Qu'on allonge mon corps, ou bien qu'on l'accourcisse?

JULIE.

N'importe, puis qu'enfin tu te vois convaincu.

BERNADILLE.

Eh! bien, s'il faut mourir faute d'être cocu,

Que, deux heures après que l'on m'aura fait pendre,
On me fasse brûler, pour avoir de ma cendre.
Cela doit être rare!

JULIE.

Oui, tu seras content....
( *A Octave.* )
Octave, faites tout préparer à l'instant,
Afin qu'ayant conclu tout ce qu'il faut qu'on fasse,
Il soit exécuté dedans la grande Place.

OCTAVE.

J'avois prévu votre ordre, et tout est déja prêt.

( *Il sort.* )

---

## SCENE IX.

JULIE, BERNADILLE.

BERNADILLE.

MISÉRICORDE! Hélas! modérez cet arrêt....
Ah! Monsieur le Prévôt, que la pitié vous touche!

JULIE.

Je ne puis rien pour toi.

BERNADILLE.

Deux mots de votre bouche
Peuvent, avec l'honneur, rétablir mon espoir!

## SCENE X.

OCTAVE, JULIE, BERNADILLE.

OCTAVE, *à Julie.*

D. LOPE, avec Constance....

JULIE, *l'interrompant.*

Hé bien?

OCTAVE.

Viennent vous voir.

JULIE.

Tu devois,...

OCTAVE, *l'interrompant.*

Parlez bas; ils sont à cette porte.

JULIE.

Ils prennent mal leur tems.... Qu'ils avancent, n'importe!

## SCENE XI et derniere.

D. LOPE, CONSTANCE, JULIE, BERNADILLE, OCTAVE.

CONSTANCE, *à Julie.*

POUVONS-NOUS espérer une grace de vous?

JULIE.

L'honneur de vous servir, Madame, m'est trop doux
Pour vous la refuser; j'honore trop Constance.

CONSTANCE.

Mais puis-je faire fonds dessus cette assurance?

JULIE.

Ce doute me fait tort!

CONSTANCE.

Eh! bien, s'il est ainsi,
Bernadille en péril me fait venir ici;
Je demande sa grace: il faut que je l'obtienne.

D. LOPE, *à Julie.*

Je joins, pour vous fléchir, ma priere à la sienne.

BERNADILLE.

Quel excès de bonté!

JULIE, *à Constance.*

Mais cela ne se peut;
Il est trop criminel.

CONSTANCE.

Mais Constance le veut.

I

JULIE.

Madame, savez-vous de quel crime on l'accuse?

CONSTANCE.

Le regret qu'il en a lui doit servir d'excuse.

JULIE.

Mais....

CONSTANCE, *l'interrompant.*

Vous me refusez? Avant que de partir....

JULIE, *l'interrompant, à son tour.*

Puisque vous le voulez, il y faut consentir.

BERNADILLE.

Que mon bonheur est grand!

JULIE.

Il est libre, Madame,
Pourvu que de ma main il reçoive une femme.

BERNADILLE.

Sans doute, vous avez, à ce que je puis voir,
Quelque maîtresse en chambre, et voulez la pourvoir?

JULIE.

Votre honneur m'est trop cher, et je vous rends la vie,
Pourvu qu'avec plaisir vous repreniez Julie.

BERNADILLE.

Où diable la reprendre?... Hélas! je meurs d'effroi!
Qui pourra me la rendre?

JULIE.

Ingrat! ce sera moi....
La voilà.

BERNADILLE.

Vous Julie!... Ah! comble d'alégresse!

Quel miracle aujourd'hui te rend à ma tendresse?
Comment t'es-tu sauvée?... Ah! que mon déplaisir....

JULIE, *l'interrompant.*

C'est ce que je prétends vous apprendre à loisir.

BERNADILLE.

Ce fripon de Prévôt, dedans cette journée,
M'a donné de la peur!

JULIE.

Vous me l'aviez donnée.
Le soupçon qui pour moi vous rendit inhumain....

BERNADILLE, *l'interrompant.*

( *A Constance.* )

Il suffit.... Recevez D. Lope de ma main.
Allons, pour égaler notre joie à la vôtre,
Concluant votre hymen, renouveller le nôtre;
Et dire à nos amis, qui me croyoient pendu,
Que le Juge et Partie a fait ce qu'il a dû.

# FIN.

'UBLIC LIBR
'PARTMENT

—

ɔumstanc
'uilding